

Lakshmanan-Minet

PETITE

CHRESTOMATHIE

DES

LETTRES FRANÇAISES

lettresclassiques.fr

Nous tenons à remercier tout particulièrement, pour son soutien attentif le professeur Philippe Brunet, de l'université de Rouen ; Véronique Marchais, professeur de lettres françaises en collègue, pour ses remarques précises et ses suggestions précieuses ; le parfait François Grégoire, maître ès traductions anciennes.

© lettresclassiques.fr, 2014 pour la présente édition, la traduction de Philippe Brunet & les traductions dont l'origine n'est pas mentionnée, commises par l'auteur.

www.lettresclassiques.fr

N. Lakshmanan-Minet
professeur agrégé de grammaire

PETITE
CHRESTOMATHIE
DES
LETTRES **F**RANÇAISES

À L'USAGE DES ÉLÈVES DES COLLÈGES

Deuxième édition – décembre 2014

LANGUES ANCIENNES

TRADUCTIONS DU GREC,
DU LATIN, DE L'HÉBREU.

POÉSIE¹

1. La poésie dans les langues anciennes est très différente de celle du français moderne, et très différente de l'hébreu au grec et au latin – pour la traduire, on peut se servir de formes variées, en vers ou en prose.

IE te suply Déesse Gracieuse,
Vouloir chanter l'Ire pernicieuse,
Dont Achilles fut tellement espris,
Que par icelle, un grand nombre d'esprits
Des princes Grecs, par dangereux encombres,
Fit lors descente aux infernales vmbres :
Et leurs beaux corps, priues de sepulture,
Furent aux chiens, & aux oyseaux pasture.

Certainement c'estoit la volonté
De Jupiter, grandement irrité :
Des qu'il cogneut Agamemnon contendre
Contre Achilles, & sur luy entreprendre.
Enseigne moy, qui fut celuy des Dieux,
Qui leur causa debat tant odieux ?

Ce fut Phœbus, le clair Fils de Latone,
Et du grand Dieu qui Gresle, Esclaire, & Tone.
Lequel estant griefuement courroucé
D'Agamemnon, qui avoit repoussé
Chryses son Prestre, vsant de violence,
Soudain transmist mortelle pestilence
En l'ost des Grecs : dont grand malheur suruint.

*Chrysès veut obtenir la liberté de sa fille Chrysis
en échange d'une rançon. Mais Agamemnon
le repousse violemment.*

Le bon vieillard oyant telle menace,
Soudainement abandonna la place,
Et s'en alloit, celant son dueil amer.
En costoyant la riue de la mer.
Mais quand il veit bien auant sa Galere,

Lors commença descharger sa colere,
Faisant tout hault ses prieres & veux
A Apollo, le Dieu aux beaux cheueux.

Entends mes cris Apollo, qui domines
Cilla, Chrysa, belles isles divines :
Entends mes plainctz Phœbus à l'arc d'argent,
De Tenedos et de Sminthe regent. (...)
Venge à present sur les Grecs l'impropre,
Qu'ils font souffrir à ce desolé pere,
Ton serviteur & pour punir l'injure,
Fay leur sentir de tes traicts la poincture.

Ainsi prioit, & Phœbus l'entendit :
Puis tout soudain en terre descendit,
Portant son arc, & sa dorée trousse,
Qui resonna par l'horrible secousse
Qu'il donna lors, laissant sa maison claire.
Tout tenebreux, & enclin à mal faire.

Incontinent des vaisseaux s'aprocha.
Et quant & quant sur le camp descocha
Une sagette : & en la descochant
L'arc fit vn bruit merueilleux, & trenchant.
De ce dur traict furent soudain mourans
Les gras mulets, & les bons chiens courans.
Mais en apres la sagette mortelle
Qu'il deslacha, fit pestilence telle
Entre les Grecs, qu'on veit corps infiniz,
De griefue peste affoibliz & terniz,
O quel horreur de voir pres des vaisseaux,
Brusler les corps des Grecs a grans monceaux :
Car de neuf iours, Apollo ne cessa
De bender l'arc, dont grand nombre en blessa.

Traduction de Hugues Salel, XVIe siècle

Ulysse, incognito, est à la table d'Alcinoos, le roi des Phéaciens. Il s'adresse à l'aède Démodocos :

« Allons, reprends ton récit au moment du cheval, cet ouvrage
que fit de bois Epéios, aidé d'Athéna la divine,
et qu'Ulysse, par ruse, fit pénétrer dans la ville,
tout rempli de guerriers qui livrèrent Troie au pillage.
Si tu m'en fais un récit conforme à l'ordre des choses,
je clamerai désormais devant tous les mortels de ce monde
que c'est un dieu qui t'insuffla ta chanson merveilleuse. »
Démodocos suivit le dieu, déploya son poème.
Il commença du jour où les Achéens s'embarquèrent
sur les navires, laissant leurs baraques livrées à la flamme,
tandis qu'étaient embusquées autour d'Ulysse l'illustre
quelques guerriers à l'intérieur du cheval, sur la place,
car les Troyens avaient rentré le cheval dans la ville :
il était là, dressé ; les Troyens parlaient en désordre,
s'étant assis tout autour. Trois avis ressortaient de l'affaire :
Ou d'éventrer le ventre creux d'un bronze inflexible,
ou de le précipiter dans les roches depuis la falaise,
ou de l'offrir aux dieux pour qu'ils leur soient favorables.
C'est ce dernier avis qui devait s'accomplir par la suite.
Leur destin était de mourir, quand viendrait dans la ville
le grand cheval de bois, dans lequel l'élite achéenne
se tiendrait prête à porter aux Troyens la mort et la Kère¹.
Il chanta comment les Argiens saccagèrent la ville
en jaillissant du cheval, en quittant leur creuse cachette.
Il chanta chaque homme pillant sa part de la ville
escarpée, et Ulysse montant chez Déiphobe,
tel Arès, avec Ménélas à l'allure divine.
« Ce fut là qu'il livra sa plus terrible bataille,
dit l'aède, et put vaincre, non sans l'Athéna magnanime. »
Ainsi chantait l'aède illustre, pendant qu'Ulysse
se consumait, laissant les larmes mouiller ses paupières.

Chant VIII, vv. 492-522 – *Traduction de Philippe Brunet*

1. Divinité de la mort.

DÉDALE & ICARE

Dédale a été enfermé avec son fils Icare dans le labyrinthe qu'il avait lui-même construit. Pour en sortir, il fabrique des ailes avec des plumes et de la cire. Le voici qui transmet ses instructions à son fils.

En luy disant, ie t'admonneste Icare
Que du milieu ton vol point ne s'esgare,
Si que trop bas tes Esles esbranlées
A ton dommage en l'eau ne soient moillées,
Ne que le feu, si trop haut veux voler,
Leur soit nuisant, & les puisse brusler
Vole entre deux, ne trop bas, ne trop haut.
Ne Bootes regarder il te faut
Ne la grande Ourse, autre signe celeste,
Ny Orion dangereux & moleste,
A celle fin que ton œil ne foruoye,
Suy sagement mon adresse & ma voye (...)
Le pere ainsi son enfant preparoit
De main tremblante, & l'enseignant, ploroit,
Puis le baisa pour ceste fois derniere,
Il va deuant, le fils le suit derriere,
Mais il craint fort, quand il vole deuant,
Que mal aduienne à Icare suiuant,
Comme l'oyseau faict les esles estendre
A ces petits de force encores tendre,
Qui d'un haut nid s'efforcent de voler,
Dedale ainsi les Esles branle en l'Air,
Et de son fils par curieuse garde
Souuentefois les Esles il regarde,
Il le faict suyure & le rend courageux
A exercer vn art fort dangereux.
Lors vn berger faisant les Troupeaux paistre,
Ou un Pescheur, ou Laboureur champaistre
Fut esbahy de voir voler ainsi
Ce Dedalus, son fils Icare aussi.

Et les voyant faire en l'Air chose telle
Croit qu'ils sont Dieux de puissance immortelle.
(...) Quand Icarus des Esles iouissant,
Laisse sa Guide & trop audacieux
Pris du desir de contempler les Cieux
Vole plus haut que raison ne commande.
Lors du Soleil la chaleur aspre & grande
Va tout soudain ses Esles assaillir
Et les liens, faits de cire, amollir :
Quand la cire est par le Soleil fondue,
Les bras & mains sans plumes il remue,
Et n'ayant plus d'Esles, comme deuant,
Dont parmy l'Air il receuoit le vent,
En appellant souuentefois son pere
Il tombe en l'eau par fortune improspere,
La Mer en a encor bruit & renom
Et de l'Enfant porte encores le nom,
Ce temps pendant le pere infortuné,
Et non plus pere, estoit fort estonné
Et en criant Icare ? Icare ? Icare ?
Ou est le lieu qui de toy me separe ?
Il regarda les Esles dans la Mer
De son cher fils qu'il souloit tant aymer
En despitant son art, aussi les Esles
D'auoir receu ce desplaisir par elles,
Puis meit le corps de son fils miserable
En vn Tombeau tristement honorable,
Et ce lieu là auant non renommé
Retient le nom de son fils inhumé.

Ovide, *Les Métamorphoses*, Livre VIII, (traduction de François Habert, XVI^e siècle)

L'ÉNEÏDE, IV^e LIVRE, Virgile

Didon amoureuse

¶ La fin du troizieme liure ¶

Ainsi Enée, ung chacun l'escoutant,
Alloit des Dieux les destins racontant :
Finalement, silence il s'imposa,
Et faisant fin, icy se reposa.

MAis cependant, la Roine ia blessée
D'un grief souci, nourrist en sa pensée
Ce qui la blesse, & sent dedans ses veines
L'aueugle feu des amoureuses peines.
Mainte valeur, mainte Troienne gloire
Court, & recourt en sa prompte memoire.
La face aimée, & le parler aussi
Sont engrauz en son triste souci :
Et ne permet son penser ennuyeux
Le doux sommeil couler dedans ses yeux.

Ia de Phebus la lampe retournée
Nous esclairoit la seconde iournée,
Et ia partoit du celeste seiour
L'humide nuit, fuyant l'aulbe du iour :
Lors qu'à sa sœur tesmoing de ses secretz
Ceste insensée ainsi fait ses regretz,

Anne ma sœur, hélas dont me surviennent
Tant de songers, qui douteuse me tiennent ?
Qui est cet hoste, & nouuel estrangier,
Qui s'est venu en noz palais loger ?
Quel port il a ! ô que son hardi cœur
Montre qu'il est vng braue belliqueur !
Certes ie croy (& ma foy n'est point vaine)
Que telle race est des dieux la prochaine.
La peur descouure ung cœur abatardi.
O que cetui d'ung couraige hardi

A trauersé d'estranges destinées !
O qu'il chantoit de guerres terminées !
Si ie n'auois fiché dans mon courage
De ne me ioindre à nul par mariage,
Depuis le temps que la mort m'a deceue
De l'amitié en moy premier conceue :
Si ie n'auoi' oublié tout desir
De retenter des noces le plaisir,
Ma volonté (possible ores peu caute)
M'eust fait tumber sou' cete seule faute.

Ia ne te soit mon couraige caché
Anne, depuis que mon pauure Siché
Souilla noz Dieux par l'homicide main
De ce cruel nostre frere germain,
Ce seul ici a flechi ma pensée,
Ce seul ici mon ame ballencée
A esbranlé : ie reconnoi' les pas
Du premier feu de mes ieunes appas.

Mais dessou' moi plus tost la terre fonde
Pour m'engloutir dedans la nuit profonde
Au plus obscur de l'enfer odieux :
Plus tôt le roy des hommes, & des Dieux
Darde le feu de ses fleches puissantes
Pour m'abismer aux vmbres palissantes,
Que ie te blesse, ou que par amour fole
O mon honneur, tes saintcs droicts ie viole.
Celui premier, qui de moy s'acointa,
Avec' sa mort mes amours emporta :
Luy seul les ait, & lui seul ait la cure
De les garder sou' mesme sepulture.
Ainsi parla, & les pleurs, qui coulerent
Soudainement, sa poitrine mouillerent.

L'ÉCCLÉSIASTE, CHAPITRE I – TOUT EST VANITÉ

1. Les paroles de l'Écclésiaste, fils de David et roi de Jérusalem.
2. Vanité des vanités, dit l'Écclésiaste, vanité des vanités, et tout n'est que vanité.
3. Que retire l'homme de tout le travail qui l'occupe sous le soleil ?
4. Une race passe, une autre lui succède ; mais la terre demeure ferme pour jamais.
5. Le soleil se lève et se couche, et il retourne d'où il était parti ; et renaissant du même lieu,
6. Il prend son cours vers le midi, et tourne vers le nord. L'esprit tournoie de toutes parts, et il revient sur lui-même par de longs circuits.
7. Tous les fleuves entrent en la mer, et la mer n'en regorge point. Les fleuves retournent au même lieu d'où ils étaient sortis pour couler encore.
8. Toutes les choses du monde sont difficiles : l'homme ne peut les expliquer par ses paroles. L'œil ne se rassasie point de voir, et l'oreille ne se lasse point d'écouter.
9. Qu'est-ce qui a été autrefois ? C'est ce qui doit être à l'avenir. Qu'est-ce qui s'est fait ? C'est ce qui se doit faire encore.
10. Rien n'est nouveau sous le soleil, et nul ne peut dire : « Voilà une chose nouvelle » ; car elle a été déjà dans les siècles qui se sont passés avant nous.
11. On ne se souvient plus de ce qui a précédé ; et de même les choses qui doivent arriver après nous seront oubliées de ceux qui viendront ensuite.
12. Moi, l'Écclésiaste, j'ai été roi d'Israël dans Jérusalem.
13. Je résolu en moi-même de rechercher et d'examiner avec sagesse ce qui se passe sous le soleil. Dieu a donné aux enfants des hommes cette fâcheuse occupation qui les exerce pendant leur vie.
14. J'ai vu tout ce qui se fait sous le soleil, et j'ai trouvé que tout était vanité et affliction d'esprit.
15. Les âmes perverses se corrigent difficilement, et le nombre des insensés est infini.
16. J'ai dit dans mon cœur : Je suis devenu grand, et j'ai surpassé en sagesse tous ceux qui ont été avant moi dans Jérusalem. Mon esprit a contemplé les choses avec une grande sagesse, et j'ai beaucoup appris.
17. J'ai appliqué mon cœur pour connaître la prudence et la doctrine, les erreurs et l'imprudence, et j'ai reconnu qu'en cela même il y avait bien de la peine et de l'affliction d'esprit,
18. Parce qu'une grande sagesse est accompagnée d'une grande indignation, et que plus on a de science, plus on a de peine.

Traduction de Lemaître de Sacy, fin du XVII^e siècle.

Je suis noire, mais je suis belle, ô filles de Jérusalem, comme les tentes de Cédar, comme les pavillons de Salomon.

Ne considérez pas que je suis devenue brune ; car c'est le soleil qui m'a ôté ma couleur. Les enfants de ma mère se sont élevés contre moi. Ils m'ont mise dans les vignes pour les garder, et je n'ai pas gardé ma propre vigne.

Ô vous qui êtes le bien-aimé de mon âme, apprenez-moi où vous menez paître votre troupeau, où vous vous reposez à midi, de peur que je ne m'égaré en suivant les troupeaux de vos compagnons.

Si vous ne vous connaissez pas, ô vous qui êtes la plus belle d'entre les femmes, sortez, suivez les traces des troupeaux, et menez paître vos chevreaux près des tentes des pasteurs.

Ô vous qui êtes mon amie, je vous compare à la beauté de mes chevaux, attachés au char de Pharaon.

Vos joues ont la beauté de la tourterelle, et votre cou est comme de riches colliers.

Nous vous ferons des chaînes d'or, marquetées d'argent.

Pendant que le roi se reposait, le nard dont j'étais parfumée a répandu sa bonne odeur.

Mon bien-aimé est pour moi comme un bouquet de myrrhe, il demeure entre mes mamelles.

Mon bien-aimé est pour moi comme une grappe de raisin de Cypre, comme les vignes d'Engaddi.

Ô que vous êtes belle, ma bien-aimée ! oh ! Que vous êtes belle ! Vos yeux sont comme les yeux des colombes.

Que vous êtes beau, mon bien-aimé ! que vous avez de grâces et de charmes ! Notre lit est couvert de fleurs ;

Les solives de nos maisons sont de cèdre, nos lambris sont de cyprès.

Je suis la fleur des champs, et je suis le lis des vallées.

Tel est le lis entre les épines, telle est ma bien-aimée entre les filles.

Tel qu'un pommier entre les arbres des forêts, tel est mon bien-aimé entre les enfants des hommes. Je me suis reposée sous l'ombre de celui que j'avais tant désiré, et son fruit est doux à ma bouche.

Il m'a fait entrer dans le cellier où il met son vin, il a réglé dans moi son amour.

Il met sa main sous ma tête, et il m'embrasse de sa main droite.

Traduction de Pierre Thomas du Fossé, fin du XVII^e siècle.

Chapitre I, 4 – II, 6

PROSE

LE CHANT DU CYGNE

Socrate a été condamné à mort pour impiété. Il passe ses derniers moments auprès de ses disciples et amis. L'un d'entre eux, Simmias, évoque le malheur qui frappe le philosophe...

Comme il entendait ces mots, il se mit à rire à doucement, et dit : « Ah, Simmias ! J'aurais sans doute bien du mal à convaincre le reste des hommes que je ne considère pas le sort qui m'échoit aujourd'hui comme un malheur, quand je ne suis même pas capable de vous en convaincre, vous, et qu'au contraire vous craignez que, maintenant, je sois vraiment plus chagrin que je ne le fus jusqu'ici dans le cours de ma vie.

« Et, visiblement, selon vous, les cygnes sont de moins piètres devins que moi, eux qui, lorsqu'ils sentent qu'il leur faut mourir, de même qu'auparavant ils chantaient déjà, chantent alors des chants nombreux et majestueux, remplis de joie à l'idée de s'en aller auprès du dieu dont ils sont les serviteurs.

« Mais les hommes, à cause de leur propre peur de la mort, calomnient même les cygnes, et disent qu'ils élèvent des chants de douleur, des lamentations funèbres, et ne se font pas la réflexion qu'il n'est pas d'oiseau qui chante quand il a faim, quand il a froid, ou quand il souffre de quelque souffrance que ce soit... non, pas même le rossignol, ni l'hirondelle, ni la huppe – ceux-là même dont on dit qu'ils chantent des lamentations de douleur.

« Non, ils ne me paraissent nullement endeuillés quand ils chantent, ni eux, ni les cygnes... et, puisqu'ils sont, je crois, les oiseaux d'Apollon, ils sont devins ; et comme ils pressentent le bonheur qui est dans l'Hadès, ils chantent et jubilent ce jour-là bien plus que tout au long de leur existence.

« Quant à moi, je pense être moi-même le même serviteur que ces cygnes, consacré au même dieu, tenir de ce maître des talents divinatoires non moindres que les leurs, et me séparer de la vie sans plus de désespoir qu'ils n'en ont. »

Platon, *Phédon*, 84d-85b

Le Seigneur agit comme un homme qui, devant faire un long voyage hors de son pays, appela ses serviteurs, et leur mit son bien entre les mains. Et ayant donné cinq talents à l'un, deux à l'autre, et un à l'autre, selon la capacité différente de chacun d'eux, il partit aussitôt.

Celui donc qui avait reçu cinq talents s'en alla ; il trafiqua avec cet argent, et il en gagna cinq autres. Celui qui en avait reçu deux, en gagna de même encore deux autres. Mais celui qui n'en avait reçu qu'un alla creuser dans la terre et y cacha l'argent de son maître.

Longtemps après, le maître de ces serviteurs, étant revenu, leur fit rendre compte. Et celui qui avait reçu cinq talents vint lui en présenter cinq autres, en lui disant : « Seigneur, vous m'aviez mis cinq talents entre les mains ; en voici, outre ceux-là, cinq autres que j'ai gagnés. » Son maître lui répondit : « Ô bon et fidèle serviteur, parce que vous avez été fidèle en peu de chose, je vous établirai sur beaucoup d'autres : entrez dans la joie de votre Seigneur. »

Celui qui avait reçu deux talents vint aussitôt se présenter à lui et lui dit : « Seigneur, vous m'aviez mis deux talents entre les mains ; en voici, outre ceux-là, deux autres que j'ai gagnés. » Son maître lui répondit : « Ô bon et fidèle serviteur, parce que vous avez été fidèle en peu de chose, je vous établirai sur beaucoup d'autres : entrez dans la joie de votre Seigneur. »

Celui qui n'avait reçu qu'un talent vint ensuite, et lui dit : « Seigneur, je sais que vous êtes un homme dur, que vous moissonnez où vous n'avez point semé, et que vous recueillez où vous n'avez rien mis ; c'est pourquoi, comme je vous appréhendais, j'ai été cacher votre talent dans la terre ; le voici, je vous rends ce qui est à vous. » Mais son maître lui répondit : « Serviteur méchant et paresseux, vous saviez que je moissonne où je n'ai point semé, et que je recueille où je n'ai rien mis ; vous deviez donc mettre mon argent entre les mains des banquiers, afin qu'à mon retour je retirasse avec usure ce qui est à moi.

« Qu'on lui ôte le talent qu'il a, et qu'on le donne à celui qui a dix talents ; car on donnera à tous ceux qui ont déjà, et ils seront comblés de biens ; mais pour celui qui n'a point, on lui ôtera même ce qu'il semble avoir ; et qu'on jette ce serviteur inutile dans les ténèbres extérieures ; c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. »

Cicéron, *Catilinaires*, I, 1

DISCOURS QUE CICÉRON PRONONÇA AU SÉNAT POUR BANNIR CATILINA

Cicéron est l'un des deux consuls de la République Romaine. Il s'en prend à Catilina, qui a ourdi une sédition.

Quo usque tandem abutere, Catilina, patientia nostra ? quam diu etiam furor iste tuus nos eludet ? quem ad finem sese effrenata iactabit audacia ?

Nihilne te nocturnum praesidium Palati, nihil urbis vigiliae, nihil timor populi, nihil concursus bonorum omnium, nihil hic munitissimus habendi senatus locus, nihil horum ora voltusque moverunt ?

Patere tua consilia non sentis, constrictam iam horum omnium scientia teneri coniurationem tuam non vides ? Quid proxima, quid superiore nocte egeris, ubi fueris, quos convocaveris, quid consilii ceperis, quem nostrum ignorare arbitraris ?

O tempora, o mores ! Senatus haec intellegit. Consul videt ; hic tamen vivit. Vivit ? immo vero etiam in senatum venit, fit publici consilii particeps, notat et designat oculis ad caedem unum quemque nostrum. Nos autem fortes viri satis facere rei publicae videmur, si istius furorem ac tela vitemus.

Ad mortem te, Catilina, duci iussu consulis iam pridem oportebat, in te conferri pestem, quam tu in nos [omnes iam diu] machinaris.

Mais jusqu'où abuseras-tu de notre patience, Catilina ? Combien de temps encore ta fureur se jouera-t-elle de nous ? Jusques à quelles extrémités ton audace effrénée se précipitera-t-elle ? Que sont pour toi les gardes de nuit sur le mont Palatin ? Rien. Les rondes des milices ? Rien. La terreur du peuple ? Rien. Le rassemblement de tous les hommes de mérite ? Rien. Le sénat convoqué dans ce lieu des plus sûrs ? Rien. Et eux – leurs regards, leurs visages ? Rien ne t'a ébranlé. Ne comprends-tu pas que tes projets ont été découverts ? Ne vois-tu pas que ta conjuration est enserrée par l'intelligence que tous, ici, nous en avons ? D'après toi, lequel d'entre nous ignore ce que tu as fait la nuit dernière et l'avant-dernière, où tu es allé, qui tu as convoqué, quelles décisions tu as prises ? Quelle époque ! Quelles mœurs ! Le Sénat a compris, le consul voit... Et lui, il vit encore ! Il vit ; que dis-je ? il vient au sénat ; il est admis aux conseils publics ; il choisit et désigne des yeux tous ceux d'entre nous qu'il veut voir assassiner. Et nous, en hommes forts, nous croyons faire assez pour l'État, si nous évitons sa fureur et ses traits... C'est à la mort, Catilina, que le décret d'un consul aurait déjà dû te conduire, en te renvoyant la calamité que tu ourdis depuis longtemps contre nous tous.

Assiégés dans l'oppidum d'Alésia, les Gaulois de Vercingétorix tentent une dernière sortie...

Les assiégés désespérant de pouvoir forcer les retranchemens du côté de la Plaine, à cause de leur hauteur essaient de donner aux lieux montueux, et y transportent tous leurs préparatifs, pour un assaut general. Ils délogent à coups de trait ceux qui combattent du haut des tours, comblent le fossé avec de la terre et des fascines, démolissent le parapet et éboulent le rempart, avec de grandes faux attachées à de longues perches.

[...]Cesar s'avance pour y être present, et est reconnu à la couleur de sa cotte d'armes, qu'il avoit accoûtumé de porter en un jour de bataille. L'Ennemi qui le découvre d'en-haut, suivi de bataillons et d'escadrons, vient à la charge . Il s'éleve un cri en même temps de toutes parts : les Romains jettent leur javelot, pour mettre l'épée à la main ; et en même temps la Cavalerie se montre à dos à l'Ennemi, qui, voiant encore approcher de nouvelles forces, prend l'épouvante et lâche le pied. En se retirant il donne dans la Cavalerie, qui en fait un grand carnage. Sedulie Prince de Limoges y est tué, et Verga-sillaune fait prisonnier. On gagne soixante et quatorze drapeaux, que l'on apporte à Cesar.

Peu se sauvent d'un si grand nombre, et ceux de la Ville, voiant le massacre et la fuite de leurs gens, se retirent de desespoir. Sur ces nouvelles, l'on abandonne le Camp ; et sans la lassitude des Romains, fatiguez d'un long et dangereux combat, où il avoit falu courir au secours en divers lieux, toute l'armée des Ennemis eût été taillée en pieces. Après minuit, la Cavalerie de Cesar se met à leur queuë ; et aiant atteint les derniers, en tuë ou fait prisonniers un grand nombre ; le reste se sauve comme il peut, chacun en son païs.

Le lendemain, Vercingetorix tient Conseil, où il represente qu'il n'avoit pas entrepris la guerre pour son interêt particulier, mais pour celui de la Nation : Que puisqu'il falloit ceder à la Fortune, il s'offroit pour victime à Cesar, soit qu'il falût expier leur malheur par sa mort, ou par sa captivité. On dépêche vers lui, et il ordonne de livrer les Chefs et les armes ; et pour l'execution du traité, s'assit sur son Tribunal devant son Camp. On lui amene à ses pieds Vercingetorix, et les autres chefs, et l'on y apporte les armes.

Il donne un prisonnier à chaque soldat par forme de butin, à la reserve de ceux d'Auvergne et d'Autun, qu'il garde pour tâcher à regagner par là leur Etat. En suite, il marche contre ceux-ci qui le reçoivent, et les autres après à leur exemple. Il leur ordonne de fournir un grand nombre d'ôtages, et leur rend leurs prisonniers jusqu'au nombre de vingt mille.

De la Traduction de N. Perrot, sieur d'Ablancourt, MDCCXIV [1^e édition : 1650]

Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. La terre était informe et toute nue, les ténèbres couvraient la face de l'abîme : et l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux. Or, Dieu dit : « Que la lumière soit » ; et la lumière fut¹. Dieu vit que la lumière était bonne, et il sépara la lumière d'avec les ténèbres. Il donna à la lumière le nom de Jour, et aux ténèbres le nom de Nuit ; et du soir et du matin se fit le premier jour.

Dieu dit aussi : « Que le firmament soit fait au milieu des eaux, et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux. » Et Dieu fit le firmament : et il sépara les eaux qui étaient sous le firmament de celles qui étaient au-dessus du firmament. Et cela se fit ainsi. Et Dieu donna au firmament le nom de Ciel ; et du soir et du matin se fit le deuxième jour.

Dieu dit encore : « Que les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un seul lieu, et que l'élément aride paraisse. » Et cela se fit ainsi. Dieu donna à l'élément aride le nom de Terre, et il appela Mers toutes ces eaux rassemblées. Et il vit que cela était bon. Dieu dit encore : « Que la terre produise de l'herbe verte qui porte de la graine, et des arbres fruitiers qui portent du fruit chacun selon son espèce, et qui renferment leur semence en eux-mêmes pour se reproduire sur la terre. » Et cela se fit ainsi. La terre produisit donc de l'herbe verte qui portait de la graine selon son espèce, et des arbres fruitiers qui renfermaient leur semence en eux-mêmes, chacun selon son espèce. Et Dieu vit que cela était bon. Et du soir et du matin se fit le troisième jour.

[...]

Il dit ensuite : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, et qu'il commande aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel, aux bêtes, à toute la terre, et à tous les reptiles qui se remuent sous le ciel. »

Dieu créa donc l'homme à son image ; il le créa à l'image de Dieu, et il les créa mâle et femelle.

Traduction de Lemaître de Sacy, fin du XVIIIe siècle.

1. La traduction de Lemaître de Sacy porte « *Que la lumière fût faite.* » Et *la lumière fut faite.* Nous avons toutefois cru devoir donner cette partie du texte comme elle s'est inscrite dans la culture française.

1. La terre n'avait alors qu'une seule langue et qu'une même manière de parler.
2. Et comme ces peuples¹ étaient partis du côté de l'Orient, ayant trouvé une plaine dans le pays de Sennaar, ils y habitèrent ;
3. Et ils se dirent l'un à l'autre : « Venez, faisons des briques, et cuisons-les au feu. » Ils se servirent donc de briques comme de pierres, et de bitume comme de ciment.
4. Ils s'entredirent encore : « Venez, faisons-nous une ville et une tour dont le sommet touche le ciel ; et rendons notre nom célèbre avant que nous nous dispersions en toute la terre. »
5. Or le Seigneur descendit pour voir la ville et la tour que bâtissaient les enfants d'Adam,
6. Et Il dit : « Ils ne font tous maintenant qu'un peuple, et ils ont tous le même langage ; et, ayant commencé à faire cet ouvrage, ils ne quitteront point leur dessein qu'ils ne l'aient achevé entièrement.
7. Venez donc, descendons en ce lieu, et confondons tellement leur langage, qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres. »
8. C'est en cette manière que le Seigneur les dispersa de ce lieu dans tous les pays du monde, et qu'ils cessèrent de bâtir la ville.
9. C'est aussi pour cette raison que cette ville fut appelée Babel², parce que c'est là que fut confondu le langage de toute la terre. Et le Seigneur les dispersa ensuite dans toutes les régions.

Traduction de Lemaître de Sacy, fin du XVIIIe siècle.

1. Le chapitre précédent établissait la liste des peuples qui descendent de Noé : « *Ce sont là les familles des enfants de Noé, selon les diverses nations qui en sont sorties. Et c'est de ces familles que se sont formés tous les peuples de la terre après le déluge.* »

2. Nom hébreu de Babylone. L'auteur lui donne pour étymologie *balal* – mêler.

JEUNE FRANÇAIS¹

1. Il s'agit de l'ancien français & du moyen français.

ROLLANT regardet Oliver al visage
 Teint fut e pers desculuret e pale
 Li sancs tuz clers par mi le cors li raiet
 Encuntre tere en cheent les esclaces
 Deus dist li quens or ne sai jo que face
 Sire cumpainz mar fut votre barnage
 Jamais n'iert hume ki tun cors cuntrevaillet
 E France dulce cun hoi remendras guaste
 De bons vassals cunfundue e chaiete
 Li emperere en avrat grant damage
 A icest mot sur sun cheval se pasme. .AOI.

As vos Rollant sur sun cheval pasmet
 E Oliver ki est a mort naffret
 Tant a seinet li oil li sunt trublet
 Ne loinz ne près ne poet vedeir si cler
 Que reconoistre poisset nuls hom mortel
 Sun cumpagnun, cum il l'a encuntret
 Sil fiert amunt sur l'elme a or gemet
 Tut li detrenche d'ici qu'al nasel
 Mais en la teste ne l'ad mie adeset
 A icel colp l'ad Rollant regardet
 Si li demandet dulcement e suef
 Sire cumpain faites le vos de gred
 Ja est ço Rollant ki tant vos soelt amer
 Par nule guise ne m'aviez desfiet
 Dist Oliver or vos oi jo parler
 Jo ne vos vei, veied vos Damnedeu
 Ferut vos ai car le me pardunez
 Rollant respunt jo n'ai nient de mel
 Jol vos parduins ici e devant Deu
 A icel mot l'un a l'altre ad clinet
 Par tel amur as les vus deseved.

ROLAND regarde Olivier au visage :
 Il était bleu, décoloré et pâle ;
 Son corps se raie de son sang écarlate,
 De grosses gouttes, contre la terre, éclatent.
 « Dieu ! dit le Comte, que faut-il que je fasse ?
 Seigneur ami, quel fut votre courage !
 Aucun autre homme ne naîtra qui te vaille !
 Eh ! Douce France, Toi, comme on te dévaste
 De bons vassaux, emportée dans les affres !
 Notre empereur en aura grand dommage. »
 Et sur ces mots, à cheval, il se pâme... .AOI.

VOICI Roland, sur son cheval, pâmé,
 Et Olivier, mortellement blessé.
 Couverts de sang, ses yeux se sont troublés :
 Ni loin, ni près, il ne peut distinguer
 Ni reconnaître aucun autre guerrier.
 Son compagnon, quand il l'a rencontré,
 Il lui abat, sur son casque doré,
 Un coup tranchant qui descend jusqu'au nez ;
 Mais son visage, il ne l'a pas touché.
 Après ce coup, Roland l'a regardé,
 Il lui demande, doucement, sans crier :
 « Seigneur ami, frappez-vous de plein gré ?
 Je suis Roland, qui veux tant vous aimer !
 Vous ne m'aviez aucunement défié ! »
 Olivier dit : « Je vous entends parler,
 Mais sans vous voir... Dieu puisse vous garder !
 Pardonnez-moi le coup que j'ai porté ! »
 Roland répond : « Je ne suis pas touché :
 Je vous pardonne devant l'éternité. »
 Après ces mots, ils se sont inclinés...
 D'un tel amour, les voici séparés.

Iseult, arrivée trop tard pour sauver son ami Tristan – mort après que sa femme, Iseult aux blanches mains, lui eut fait croire que son amie ne viendrait pas –, vient prier devant son corps.



Amis Tristran, quant mort vus vei,
Par raisun vivre puis ne dei.

Mort estes pur l'amur de mei :
Par raisun vivre puis ne dei.
Mort estes pur la mei amur
E jo muir, amis, par tendrur.
Quant jo a tens n'i poi venir
Pur vos e vostre mal guarir,
Amis, amis, pur vostre mort,
N'avrai ja mais pur rien confort,
Joie ne hait ne nul deduit.
Icil orages seit destruit
Que tant me fist, amis, en mer
Que n'i poi venir demurer !
Se jo fuissë a tens venue
Vie vos oüse, amis, rendue
E parlé dulcément a vos
De l'amur qu'ad esté entre nos ;
Plainte oüse nostre aventure,
Nostre joie, nostre emveisure,
La painë e la grant dolur
Q'ad esté en nostrë amur,
E oüse iço recordé
E vos baisié e acolé.
Se jo ne poisse vos guarir,
Qu'ensemble poissum dunc murrir !
Quant a tens venir n'i poi
E jo l'aventure n'oï
E venue sui à la mort,
De meisme le beivre avrai confort !
Pur mei avez perdu la vie,
E jo frai cum veraie amie :
Pur vos voil murir ensemment. »

Embrace le si se estent,
Baise la buchë e la face
E molt estreit a li l'enbrace,
Cors a cors, buche a buche estent,
Sun esprit a itant rent
E murt dejuste lui issi
Pur la dolur de sun ami.
Tristrant murut pur sun desir,
Ysolt, qu'a tens n'i pout venir.
Tristrant murut pur su amur
E la bele Ysolt par tendrur.
TVMAS fine ci sun escrit.
A tuz amanz salut i dit,
As pensis e as amerus,
As emvius, as desirus,
A enveisiez e as purvers,
A tuz cels ki orrunt ces vers.
Si dit n'ai a tur lor voleir,
Le milz ai dit a mun poeir
E dit ai tute la verur
Si cum je pramis al primur.
E diz e vers i ai retrait :
Pur essamplë issi ai fait
Pur l'estorië embelir
Quë as amanz deive plaisir
E que par lieus poissent troveir
Chose u se poissent recorder :
Aveir em poissent grant confort
Encuntre change, encontre tort,
Encuntre paine, encontre dolur,
Encuntre tuiz engins d'amur !

C	Ele nuit ot il bien negié, que mout froide estoit la contree.	qu'ert d'antré les altres sevrée, si l'a ferue et si hurtee	et le sanc qui ancor parut. Si s'apoya desor sa lance,
	Et Percevox la matinee fu levez si con il soloit, qui querre et ancontrer voloit aventure et chevalerie ; et vint droit an la praerie ou l'oz le roi estoit logiee, qui fu gelee et annegiee.	qu'ancontre terre l'abati ; mes trop fu tart, si s'an parti, il ne la volt lier ne joindre.	por esgarder cele sanblance que li sanz et la nois ensamble la fresche color li resamble qui est an la face s'amie, etpanse tant que il s'oblie.
	Et einz que il venist as tentes, voloit une rote de gentes que la nois avoit esbloïes. Veües les a et oïes, qu'eles s'an aloient fuiant por.i. faucon qui vint bruiant après eles de grant randon, tant c'une an trova a bandon	Et Percevox comance a poindre la ou il ot veü le vol. La gente fu ferue el col, si seinna.iii. gotes de sanc qui expandirent sor le blanc, si sanbla natural color. La gente n'a mal ne dolor qu'ancontre terre la tenist tant que il a tans i venist ; ele s'an fu ençois volee, et Percevox vit defolee la noif qui soz la gente jut,	Ausins estoit, an son avis, li vermauz sor le blanc asis come les gotes de sanc furent qui desor le blanc aparurent. An l'esgarder que il feisoit li ert avis, tant li pleisoit, qu'il veüst la color novele de la face s'amie bele. Percevox sor la gote muse tote la matinee et use...

PERCEVAL OU LE CONTE DU GRAAL, **Chrétien de Troyes**

Les trois gouttes sur la neige

Cette nuit, il avait bien neigé, et la contrée était très froide. Et Perceval, au matin, se leva selon son habitude – il voulait chercher et rencontrer aventure et chevalerie. Il vint droit dans la prairie où l'ost du roi était logée, et qui était gelée et enneigée. Et avant qu'il ne parvînt aux tentes... Volait une troupe d'oies sauvages que la neige avait éblouies. Il les vit et les entendit – elles s'en allaient, fuyant à cause d'un faucon, qui vint en criant derrière elles à grande vitesse, si bien qu'il en trouva une en perdition, qui était séparée des autres. Il la frappa tant, et la heurta tant qu'elle tomba contre terre. Mais c'était trop tard, et il partit – il ne voulut ni l'attraper, ni la rejoindre. Et Perceval piqua des deux pour aller où il avait vu le vol. L'oie sauvage avait été frappée au cou, et elle saigna de quatre gouttes de sang, qui se versèrent sur le blanc, et il apparut une couleur naturelle. L'oie n'avait ni mal, ni douleur qui la retînt à terre assez longtemps pour qu'il y parvînt à temps : elle s'était envolée avant, et Perceval vit, piétinée, la neige qui avait été sous l'oie sauvage. Il s'appuya sur sa lance, pour fixer cette vision, où ensemble, le sang et la neige lui reflétaient la couleur fraîche qui est dans le visage de son amie, et pensa tant qu'il oublia ce qu'il était. C'est ainsi qu'était, à son avis, le vermeil posé sur le blanc, comme étaient les gouttes de sang qui apparurent sur le blanc. Il fixait et en regardant, il songeait, d'un tel plaisir, qu'il voyait la couleur nouvelle du visage de sa belle amie. Perceval, sur la goutte, muse toute la matinée, et flâne...

Renart, un matin, entra chez son oncle, les yeux troubles, la pelisse hérissée. « Qu'est-ce, beau neveu ? Tu parais en mauvais point, dit le maître du logis ; serois-tu malade ? — Oui ; je ne me sens pas bien. — Tu n'as pas déjeûné ? — Non, et même je n'en ai pas envie. — Allons donc ! Ça, dame Hersent, levez-vous tout de suite, préparez à ce cher neveu une brochette de rognons et de rate ; il ne la refusera pas. »

Hersent quitte le lit et se dispose à obéir. Mais Renart attendoit mieux de son oncle ; il voyoit trois beaux bacons suspendus au faite de la salle, et c'est leur fumée qui l'avoit attiré. « Voilà, dit-il, des bacons bien aventurés ! Savez-vous, bel oncle, que si l'un de vos voisins (n'importe lequel, ils se valent tous) les apercevoit, il en voudroit sa part ? À votre place, je ne perdrais pas un moment pour les détacher, et je dirois bien haut qu'on me les a volés. — Bah ! fit Ysengrin, je n'en suis pas inquiet ; et tel peut les voir qui n'en saura jamais le goût. — Comment ! Si l'on vous en demandoit ? — Il n'y a demande qui tienne ; je n'en donnerois pas à mon neveu, à mon frère, à qui que ce soit au monde. »

Renart n'insista pas ; il mangea ses rognons et prit congé. Mais, le surlendemain, il revint à la nuit fermée devant la maison d'Ysengrin. Tout le monde y dormoit. Il monte sur le faite, creuse et ménage une ouverture, passe, arrive aux bacons, les emporte, revient chez lui, les coupe en morceaux et les cache dans la paille de son lit.

Cependant le jour arrive ; Ysengrin ouvre les yeux : Qu'est cela ? le toit ouvert, les bacons, ses chers bacons enlevés ! « Au secours ! au voleur ! Hersent ! Hersent ! Nous sommes perdus ! » Hersent, réveillée en sursaut, se lève échevelée : « Qu'y a-t-il ? Oh ! quelle aventure ! Nous, dépouillés par les voleurs ! À qui nous plaindre ! » Ils crient à

qui mieux mieux mais ils ne savent qui accuser ; ils se perdent en vains efforts pour deviner l'auteur d'un pareil attentat.

Renart cependant arrive : il avoit bien mangé, il avoit le visage reposé, satisfait. « Eh ! bel oncle, qu'avez-vous ? vous me paraissez en mauvais point ; seriez-vous malade ? — Je n'en aurois que trop sujet ; nos trois beaux bacons, tu sais ? on me les a pris ! — Ah ! répond en riant Renart, c'est bien cela ! Oui, voilà comme il faut dire : on vous les a pris. Bien, très-bien ! mais, oncle, ce n'est pas tout, il faut le crier dans la rue, que vos voisins n'en puissent douter. — Eh ! Je te dis la vérité ; on m'a volé mes bacons, mes beaux bacons. — Allons ! reprend Renart, « ce n'est pas à moi qu'il faut dire cela : tel se plaint, je le sais, qui n'a pas le moindre mal. Vos bacons, vous les avez mis à l'abri des allans et venans ; vous avez bien fait, je vous approuve fort. — Comment, mauvais plaisant, tu ne veux pas m'entendre ? je te dis qu'on m'a volé mes bacons. — Dites, dites toujours. — Cela n'est pas bien, fait alors dame Hersent, de ne pas nous croire. Si nous les avions, ce serait pour nous un plaisir de les partager, vous le savez bien. — Je sais que vous connoissez les bons tours. Pourtant ici tout n'est pas profit : voilà votre maison trouée ; il le falloit, j'en suis d'accord, mais cela demandera de grandes réparations. C'est par là que les voleurs sont entrés, n'est-ce pas ? c'est par là qu'ils se sont enfuis ? — Oui, c'est la vérité. — Vous ne sauriez dire autre chose. — Malheur en tout cas, dit Ysengrin en roulant des yeux, à qui m'a pris mes bacons, si je viens à le découvrir ! » Renart ne répondit plus ; il fit une belle moue, et s'éloigna en ricanant sous cape. Telle fut la première aventure, les *Enfances* de Renart. Plus tard il fit mieux, pour le malheur de tous, et surtout de son cher compère Ysengrin.

C'étoit peu de temps avant Noël, quand on pense à saler les bacons. Le ciel était parsemé d'étoiles, il faisait un grand froid, et le vivier où Renart avait conduit son compère était assez fortement pris de glace pour que l'on pût en toute sécurité former sur lui des rondes joyeuses. Il n'y avoit qu'un seul trou, soigneusement entretenu chaque jour par les paysans du village, et près duquel ils avoient laissé le seau qui leur servoit à puiser de l'eau.

Renart, indiquant du doigt le vivier : « Mon oncle, » dit-il, « c'est là que se tiennent en quantité les barbeaux, les tanches et les anguilles ; et précisément voici l'engin qui sert à les prendre. » (Il montrait le seau.) « Il suffit de le tenir quelque temps plongé dans l'eau, puis de l'en tirer quand on sent à sa pesanteur qu'il est garni de poissons. »

«— Je comprends, » dit Ysengrin, « et pour bien faire, je crois, beau neveu, qu'il faudroit attacher l'engin à ma queue ; c'est apparemment ainsi que vous faites vous-mêmes quand vous voulez avoir une bonne pêche. «— Justement » dit Renart ; « c'est merveille comme vous comprenez aisément. Je vais faire ce que vous demandez. »

Il serre fortement le seau à la queue d'Ysengrin. « Et maintenant, vous n'avez plus qu'à vous tenir immobile pendant une heure ou deux, jusqu'à ce que vous sentiez les poissons arriver en foule dans l'engin. — Je comprends fort bien ; pour de la patience j'en aurai tant qu'il faudra. »

Renart se place alors un peu à l'écart, sous un buisson, la tête entre les pieds, les yeux attachés sur son compère. L'autre se tient au bord du trou, la queue en partie plongée dans l'eau avec le seau qui la retient. Mais comme le froid étoit extrême, l'eau ne tarda pas à se figer, puis à se changer en glace autour de la queue.

Le loup, qui se sent pressé, attribue le tiraillement aux poissons qui arrivent ; il se félicite, et déjà songe au profit qu'il va tirer d'une pêche miraculeuse. Il fait un mouvement, puis s'arrête encore, persuadé que plus il attendra, plus il amenera de poissons à bord. Enfin, il se décide à tirer le seau ; mais ses efforts sont inutiles. La glace a pris de la consistance, le trou est fermé, la queue est arrêtée sans qu'il lui soit possible de rompre l'obstacle. Il se démène et s'agite, il appelle Renart : « À mon secours, beau neveu ! il y a tant de poissons que je ne puis les soulever ; viens m'aider ; je suis las, et le jour ne doit pas tarder à venir. » Renart, qui faisoit semblant de dormir, lève alors la tête : « Comment, bel oncle, vous êtes encore là ? Allons, hâtez-vous, prenez vos poissons et partons ; le jour ne peut tarder à venir. — Mais, » dit Ysengrin, « je ne puis les remonter. Il y en a tant, tant, que je n'ai pas la force de soulever l'engin.

— Ah ! » reprend Renart en riant, « je vois ce que c'est ; mais à qui la faute ? Vous en avez voulu trop prendre, et le vilain a raison de le dire : Qui tout désire tout perd. »

Feres humains qui après nous vivez,
N'ayez les cuers contre nous endurcis,
Car, se pitié de nous povres avez,
Dieu en aura plus tost de vous mercis.
Vous nous voiez cy attachez cinq, six :
Quant de la chair, que trop avons nourrie,
Elle est pieça devorée et pourrie,
Et nous, les os, devenons cendre et pouldre.
De nostre mal personne ne s'en rie ;
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre !

Se freres vous clamons, pas n'en devez
Avoir desdaing, quoy que fusmes occis
Par justice. Toutesfois, vous sçavez
Que tous hommes n'ont pas bons sens rassis ;
Excusez nous, puis que sommes transis,
Envers le fils de la Vierge Marie,
Que sa grace ne soit pour nous tarie,
Nous preservant de l'infernale fouldre.
Nous sommes mors, ame ne nous harie ;
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre !

Prince Jhesus, qui sur tous a maistrie,
Garde qu'Enfer n'ait de nous seigneurie :
A luy n'ayons que faire ne que souldre.
Hommes, icy n'a point de mocquerie ;
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre !

La pluye nous a debuez et lavez,
Et le soleil dessechiez et noircis ;
Pies, corbeaulx, nous ont les yeux cavez,
Et arrachié la barbe et les sourcis.
Jamais nul temps nous ne sommes assis ;
Puis ça, puis la, comme le vent varie,
A son plaisir sans cesser nous charie,
Plus becquenez d'oiseaulx que dez a couldre.
Ne soiez donc de nostre confrairie ;
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre !

François Villon

À CASSANDRE

Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin auoit desclose
Sa robe de pourpre, au Soleil,
A point perdu, ceste vesprée,
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vostre pareil.

Las ! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place
Las, las, ses beautez lai eue cheoir !
Ô vrayment marastre Nature,
Puis qu'une telle fleur ne dure
Que du matin iusques au soir !

Donc, si vous me croiés, mignonne,
Tandis que vostre aage fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez vostre ieunesse :
Comme à ceste fleur, la vieillesse
Fera ternir vostre beauté.

« *Heureux qui, comme Ulysse...* »

*Heureux qui, comme Vlysse, a fait un beau uoyage,
Ou comme cestuy là qui conquit la toison,
Et puis est retourné, plein d'usage & raison,
Viure entre ses parents le reste de son aage !
Quand reuoiray-ie, hélas, de mon petit village
Fumer la cheminée, & en quelle saison
Reuoiray-ie le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une prouince, & beaucoup d'avantage ?
Plus me plaist le sejour qu'ont basty mes ayeux,
Que des palais Romains le front audacieux,
Plus que le marbre dur me plaist l'ardoise fine :
Plus mon Loyre Gaulois, que le Tybre Latin,
Plus mon petit Lyré, que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur Angevine.*

Joachim du Bellay, *Les Regrets*, 1558

FRANÇAIS CLASSIQUE

-

POÉSIE

CORNEILLE, *LE CID*
LA TIRADE DE DON DIÈGUE

Don Diègue, ancien général des armées du roi d'Espagne, a été nommé gouverneur de l'infant. Mais le Comte Don Gormas, brigait lui aussi ce poste. Jaloux, il l'insulte et finit par le souffleter. Don Diègue dégaine son épée, mais il est trop vieux pour résister au Comte, qui le désarme. Son honneur est perdu. Resté seul, il se lamente.

Ô rage ! ô désespoir ! ô vieillesse ennemie !
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ?
Et ne suis-je blanchi dans les travaux guerriers
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers ?
Mon bras, qu'avec respect toute l'Espagne admire,
Mon bras, qui tant de fois a sauvé cet empire,
Tant de fois affermi le trône de son roi,
Trahit donc ma querelle, et ne fait rien pour moi ?
Ô cruel souvenir de ma gloire passée !
œuvre de tant de jours en un jour effacée !
Nouvelle dignité fatale à mon bonheur !
Précipice élevé d'où tombe mon honneur !
Faut-il de votre éclat voir triompher le Comte,
Et mourir sans vengeance, ou vivre dans la honte ?
Comte, sois de mon prince à présent gouverneur :
Ce haut rang n'admet point un homme sans honneur,
Et ton jaloux orgueil, par cet affront insigne
Malgré le choix du roi, m'en a su rendre indigne.
Et toi, de mes exploits glorieux instrument,
Mais d'un corps tout de glace inutile ornement,
Fer, jadis tant à craindre, et qui, dans cette offense,
M'as servi de parade, et non pas de défense,
Va, quitte désormais le dernier des humains,
Passe, pour me venger, en de meilleures mains.

Acte I, scène 4.

ACTE II, SCÈNE 2

« À moi, comte, deux mots... »

Don Diègue a demandé à son fils de le venger... Don Rodrigue trouve le Comte sur la place.

DON RODRIGUE - À moi, comte, deux mots.

LE COMTE - *Parle.*

DON RODRIGUE - Ôte-moi d'un doute.
Connais-tu bien Don Diègue ?

LE COMTE - *Oui*

DON RODRIGUE - Parlons bas ; écoute.
Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,
La vaillance et l'honneur de son temps ? le sais-tu ?

LE COMTE - *Peut-être.*

DON RODRIGUE - Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sais-tu que c'est son sang ? le sais-tu ?

LE COMTE - *Que m'importe ?*

DON RODRIGUE - À quatre pas d'ici je te le fais savoir.

LE COMTE - *Jeune présomptueux !*

DON RODRIGUE - Parle sans t'émouvoir.
Je suis jeune, il est vrai ; mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend point le nombre des années.

LE COMTE - *Te mesurer à moi ! qui t'a rendu si vain,
Toi qu'on n'a jamais vu les armes à la main ?*

DON RODRIGUE - Mes pareils à deux fois ne se font point connaître,
Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.

Pierre Corneille, *Le Cid*

Oreste aime Hermione, qui aime Pyrrhus, qui aime Andromaque, qui n'aime que feu son époux, Hector...

ORESTE

Mais quelle épaisse nuit tout à coup m'enuironne ?
De quel costé sortir ? D'où vient que ie frissonne ?
Quelle horreur me saisit ? Grace au Ciel, j'entreuoy.
Dieux ! Quels ruisseaux de sang coulent autour de moy !

PYLADE

Ah Seigneur !

ORESTE

Quoy, Pyrrhus, ie te rencontre encore ?
Trouveray-je partout vn Riual que j'abhorre ?
Percé de tant de coups comment t'es-tu sauué ?
Tiens, tiens, voila le coup que ie t'ay reserué.
Mais que vois-je ? A mes yeux Hermionne l'embrasse ?
Elle vient l'arracher au coup qui le menasse ?
Dieux, quels affreux regards elle jette sur moy ?
Quels Démons, quels serpens traisne-t-elle apres soy ?
Hé bien, Filles d'Enfer, vos mains sont-elles prestes ?
Pour qui sont ces Serpens qui sifflent sur vos testes ?
A qui destinez-vous l'appareil qui vous suit ?
Venez-vous m'enleuer dans l'eternelle Nuit ?
Venez, à vos fureurs Oreste s'abandonne.
Mais non, retirez-vous, laissez faire Hermionne ;
L'Ingrate mieux que vous sçaura me déchirer,
Et ie luy porte enfin mon cœur à deuorer.

Andromaque, Acte V, scène 4 (édition de 1668)

La cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue :
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
« Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'août, foi d'animal,
Intérêt et principal. »
La fourmi n'est pas prêteuse ;
C'est là son moindre défaut.
« Que faisiez-vous au temps chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse.
— Nuit et jour, à tout venant,
Je chantais, ne vous déplaie.
— Vous chantiez ? J'en suis fort aise.
Eh bien ! dansez maintenant. »

LE CORBEAU & LE RENARD

Mâitre Corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.

Maître Renard, par l'odeur alléché,

Lui tint à peu près ce langage :

« Hé ! bonjour, Monsieur du Corbeau.

Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !

Sans mentir, si votre ramage

Se rapporte à votre plumage,

Vous êtes le Phénix des hôtes de ces bois. »

À ces mots, le Corbeau ne se sent pas de joie ;

Et pour montrer sa belle voix,

Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.

Le Renard s'en saisit, et dit : « Mon bon Monsieur,

Apprenez que tout flatteur

Vit aux dépens de celui qui l'écoute.

Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute. »

Le Corbeau, honteux et confus,

Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Jean de la Fontaine, *Fables*, Livre I.

La raison du plus fort est toujours la meilleure :
Nous l'allons montrer tout à l'heure.
Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure.
Un Loup survient à jeun qui cherchait aventure,
Et que la faim en ces lieux attirait.
« Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?
Dit cet animal plein de rage :
Tu seras châtié de ta témérité.
— Sire, répond l'Agneau, que votre Majesté
Ne se mette pas en colère ;
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'Elle,
Et que par conséquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.
— Tu la troubles, reprit cette bête cruelle,
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
— Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?
Reprit l'Agneau, je tette encor ma mère.
— Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.
— Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens :
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers, et vos chiens.
On me l'a dit : il faut que je me venge.
Là-dessus, au fond des forêts
Le Loup l'emporte, et puis le mange,
Sans autre forme de procès.

Le Chêne un jour dit au Roseau :
« Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;
Un Roitelet pour vous est un pesant fardeau.
Le moindre vent, qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête :
Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir :
Je vous défendrais de l'orage ;
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
— Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci.
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables.
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos ;
Mais attendons la fin. » Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
L'Arbre tient bon ; le Roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

Rien ne sert de courir ; il faut partir à point.
Le Lièvre et la Tortue en sont un témoignage.

Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi ce but. – Sitôt ? Êtes-vous sage ?

Repartit l'animal léger.

Ma commère, il vous faut purger

Avec quatre grains d'ellébore.

— Sage ou non, je parie encore.

Ainsi fut fait : et de tous deux

On mit près du but les enjeux :

Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,

Ni de quel juge l'on convint.

Notre Lièvre n'avait que quatre pas à faire ;
J'entends de ceux qu'il fait lorsque prêt d'être atteint
Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes,

Et leur fait arpenter les landes.

Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,

Pour dormir, et pour écouter

D'où vient le vent, il laisse la Tortue

Aller son train de sénateur.

Elle part, elle s'évertue ;

Elle se hâte avec lenteur.

Lui cependant méprise une telle victoire,

Tient la gageure à peu de gloire,

Croit qu'il y va de son honneur

De partir tard. Il broute, il se repose,

Il s'amuse à toute autre chose

Qu'à la gageure. À la fin quand il vit

Que l'autre touchait presque au bout de la
carrière,

Il partit comme un trait ; mais les élans qu'il fit

Furent vains : la Tortue arriva la première.

« Hé bien ! lui cria-t-elle, avais-je pas raison ?

De quoi vous sert votre vitesse ?

Moi, l'emporter ! et que serait-ce

Si vous portiez une maison ? »

Jean de La Fontaine, *Fables*, Livre VI.

PROSE

Sganarelle. Baste, laissons là ce chapitre. Il suffit que nous savons ce que nous savons, et que tu fus bien heureuse de me trouver.

Martine. Qu'appelles-tu bien heureuse de te trouver ? Un homme qui me réduit à l'hôpital, un débauché, un traître, qui me mange tout ce que j'ai ?

Sganarelle. Tu as menti : j'en bois une partie.

Martine. Qui me vend, pièce à pièce, tout ce qui est dans le logis.

Sganarelle. C'est vivre de ménage.

Martine. Qui m'a ôté jusqu'au lit que j'avais.

Sganarelle. Tu t'en lèveras plus matin.

Martine. Enfin qui ne laisse aucun meuble dans toute la maison.

Sganarelle. On en déménage plus aisément.

Martine. Et qui, du matin jusqu'au soir, ne fait que jouer et que boire.

Sganarelle. C'est pour ne me point ennuyer.

Martine. Et que veux-tu, pendant ce temps, que je fasse avec ma famille ?

Sganarelle. Tout ce qu'il te plaira.

Martine. J'ai quatre pauvres petits enfants sur les bras.

Sganarelle. Mets-les à terre.

Martine. Qui me demandent à toute heure du pain.

Sganarelle. Donne-leur le fouet : quand j'ai bien bu et bien mangé, je veux que tout le monde soit saoul dans ma maison.

Martine. Et tu prétends, ivrogne, que les choses aillent toujours de même ?

Sganarelle. Ma femme, allons tout doucement, s'il vous plaît.

Martine. Que j'endure éternellement tes insolences et tes débauches ?

Sganarelle. Ne nous emportons point, ma femme.

Martine. Et que je ne sache pas trouver le moyen de te ranger à ton devoir ?

Sganarelle. Ma femme, vous savez que je n'ai pas l'âme endurente, et que j'ai le bras assez bon.

Martine. Je me moque de tes menaces.

Sganarelle. Ma petite femme, ma mie, votre peau vous démange, à votre ordinaire.

Martine. Je te montrerai bien que je ne te crains nullement.

Sganarelle. Ma chère moitié, vous avez envie de me dérober quelque chose.

Martine. Crois-tu que je m'épouvante de tes paroles ?

Sganarelle. Doux objet de mes vœux, je vous froterai les oreilles.

Martine. Ivrogne que tu es !

Sganarelle. Je vous battrai.

Martine. Sac à vin !

Sganarelle. Je vous rosserai.

Martine. Infâme !

Sganarelle. Je vous étrillerai.

Martine. Traître, insolent, trompeur, lâche, coquin, pendard, gueux, belître, fripon, maraud, voleur... !

Sganarelle. (*Il prend un bâton, et lui en donne.*) Ah ! Vous en voulez donc ?

Martine. Ah, ah, ah, ah !

Sganarelle. Voilà le vrai moyen de vous apaiser.

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI, MOLIERE – ACTE II, SCÈNE 4

Sganarelle doit passer pour un grand médecin et soigner la fille de Géronte pour éviter une bastonnade...

SGANARELLE : Entendez-vous le latin ?

GÉRONTE : En aucune façon.

SGANARELLE *se tenant avec étonnement* : Vous n'entendez point le latin !

GÉRONTE : Non.

SGANARELLE *en faisant diverses plaisantes postures* : Cabriolas *arci thuram, catalamus, singularitar, nominativo haec Musa*, « la Muse », *bonus, bona, bonum, Deuz sanctus, estne oratio latinus ? Etiam*, « oui », *Quare*, « pourquoi » ? *Quia substantivo et adjectivum concordat in generi, numerum, et casus*.

GÉRONTE : Ah ! que n'ai-je étudié ?

JACQUELINE : L'habile homme que velà !

LUCAS : Oui, ça est si biau, que je n'y entends goutte.

SGANARELLE : Or ces vapeurs dont je vous parle venant à passer, du côté gauche, où est le foie, au côté droit, où est le cœur, il se trouve que le poumon, que nous appelons en latin *armyan*, ayant communication avec le cerveau, que nous nommons en grec *nasmus*, par le moyen de la veine cave, que nous appelons en hébreu *cubile*, rencontre en son chemin lesdites vapeurs, qui remplissent les ventricules de l'omoplate ; et parce que lesdites vapeurs... comprenez bien ce raisonnement, je vous prie ; et parce que lesdites vapeurs ont une certaine malignité... Écoutez bien ceci, je vous conjure.

GÉRONTE : Oui.

SGANARELLE : Ont une certaine malignité, qui est causé... Soyez attentif, s'il vous plaît.

GÉRONTE : Je le suis.

SGANARELLE : Qui est causé par l'âcreté des humeurs engendrées dans la concavité du diaphragme, il arrive que ces vapeurs... Babiroussas, *nequer, potarinum, quijsa, milus*. Voilà justement ce qui fait que votre fille est muette.

JACQUELINE : Ah ! que ça est bian dit, notre homme !

LUCAS : Que n'ai-je la langue aussi bien pendue ?

GÉRONTE : On ne peut pas mieux raisonner, sans doute. Il n'y a qu'une seule chose qui m'a choqué : c'est l'endroit du foie et du cœur. Il me semble que vous les placez autrement qu'ils ne sont ; que le cœur est du côté gauche, et le foie du côté droit.

SGANARELLE : Oui, cela était autrefois ainsi ; mais nous avons changé tout cela, et nous faisons maintenant la médecine d'une méthode toute nouvelle.

LES FOURBERIES DE SCAPIN, MOLIÈRE – ACTE III, SCÈNE 2

Scapin prétend qu'on poursuit Gêronte, et le cache dans un sac ; feignant de recevoir les coups, il roue son maître.

SCAPIN *lui remet la tête dans le sac* : Prenez garde. En voici un autre qui a la mine d'un étranger. (*En contrefaisant sa voix*) « Parti ! Moi courir comme une Basque, et moi ne pouvre point troufair de tout le jour sti tiable de Gironte ? » Cachez-vous bien. « Dites-moi un peu fous, Monsir l'homme, s'il ve plaist, fous savoir point où l'est sti Gironte que moi cherchair ? » Non, Monsieur, je ne sais point où est Gêronte. « Dites-moi-le vous frenchement, moi li fouloir pas grande chose à lui. L'est seulement pour li donnair un petite régale sur le dos d'un douzaine de coups de bastonne, et de trois ou quatre petites coups d'épée au trafers de son poitrine. » Je vous assure, Monsieur, que je ne sais pas où il est. « Il me semble que j'y foi remuair quelque chose dans sti sac. » Pardonnez-moi, Monsieur. « Li est assurément quelque histoire là-tetans. » Point du tout, Monsieur. « Moi l'avoir enfie de tonner ain coup d'épée dans ste sac. » Ah ! Monsieur, gardez-vous-en bien. « Montre-le-moi un peu fous ce que c'estre là. » Tout beau, Monsieur. « Quement ? tout beau ? » Vous n'avez que faire de vouloir voir ce que je porte. « Et moi, je le fouloir foir, moi. » Vous ne le verrez point. « Ahi que de badinemente ! » Ce sont hardes qui m'appartiennent. « Montre-moi fous, te dis-je. » Je n'en ferai rien. « Toi ne faire rien ? » Non. « Moi pailler de ste bastonne dessus les épaules de toi. » Je me moque de cela. « Ah ! toi faire le trole. » Ahi, ahi, ahi ; ah, Monsieur, ah, ah, ah, ah. « Jusqu'au refoir : l'estre là un petit leçon pour li apprendre à toi à parlair insolentement. » Ah ! peste soit du baragouineux ! Ah !

GÉRONTE, *sortant sa tête du sac* : Ah ! je suis roué.

SCAPIN : Ah ! je suis mort.

GÉRONTE : Pourquoi diantre faut-il qu'ils frappent sur mon dos ?

SCAPIN, *lui remettant sa tête dans le sac* : Prenez garde, voici une demi-douzaine de soldats tout ensemble. (*Il contrefait plusieurs personnes ensemble*) « Allons, tâchons à trouver ce Gêronte, cherchons partout. N'épargnons point nos pas. Courons toute la ville. N'oublions aucun lieu. Visitons tout. Furetons de tous les côtés. Par où irons-nous ? Tournons par là. Non, par Ici. À gauche. À droit. Nenni. Si fait. » Cachez-vous bien. « Ah ! camarades, voici son valet. Allons, coquin, il faut que tu nous enseignes où est ton maître. » Eh ! Messieurs, ne me maltraitez point. « Allons, dis-nous où il est. Parle. Hâte-toi. Expédions. Dépêche vite. Tôt. » Eh ! Messieurs, doucement. (*Gêronte met doucement la tête hors du sac, et aperçoit la fourberie de Scapin*) « Si tu ne nous fais trouver ton maître tout à l'heure, nous allons faire pleuvoir sur toi une ondée de coups de bâton. » J'aime mieux souffrir toute chose que de vous découvrir mon maître. « Nous allons t'assommer. » Faites tout ce qu'il vous plaira. « Tu as envie d'être battu. » Je ne trahirai point mon maître. « Ah ! Tu en veux tâter ? Voilà. » Oh ! (*Comme il est prêt de frapper, Gêronte sort du sac, et Scapin s'enfuit.*)

Acte IV, Scène VII

HARPAGON

Il crie au voleur dès le jardin, et vient sans chapeau.

Au voleur ! au voleur ! à l'assassin ! au meurtrier ! Justice, juste ciel ! Je suis perdu, je suis assassiné, on m'a coupé la gorge, on m'a dérobé mon argent !

Qui peut-ce être ? Qu'est-il devenu ? où est-il ? où se cache-t-il ? Que ferai-je pour le trouver ? Où courir ? où ne pas courir ? N'est-il point là ? n'est-il point ici ? Qui est-ce ? Arrête ! Rends-moi mon argent, coquin... *Il se prend lui-même le bras.* Ah ! c'est moi. Mon esprit est troublé, & j'ignore où je suis, qui je suis, & ce que je fais. Hélas ! mon pauvre argent, mon pauvre argent, mon cher ami, on m'a privé de toi ; & puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joie, tout est fini pour moi, & je n'ai plus que faire au monde.

Sans toi, il m'est impossible de vivre. C'en est fait, je n'en puis plus, je me meurs, je suis mort, je suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris ? Euh ? que dites-vous ? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure ; & l'on a choisi justement le temps que je parlais à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller quérir la justice et faire donner la question à toute ma maison : à servantes, à valets, à fils, à fille, & à moi aussi. Que de gens assemblés !

Je ne jette mes regards sur personne qui ne me donne des soupçons, & tout me semble mon voleur. Eh ! de quoi est-ce qu'on parle là ? de celui qui m'a dérobé ? Quel bruit fait-on là-haut ? est-ce mon voleur qui y est ? De grâce, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous ? Ils me regardent tous et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part, sans doute, au vol que l'on m'a fait. Allons, vite, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des gênes, des potences et des bourreaux !

Je veux faire pendre tout le monde ; et si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après !

MONSIEUR JOURDAIN. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, et je souhaiterais que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Fort bien.

MONSIEUR JOURDAIN. Cela sera galant, oui ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Sans doute. sont-ce des vers que vous lui voulez écrire ?

MONSIEUR JOURDAIN. Non, non, point de vers.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Vous ne voulez que de la prose ?

MONSIEUR JOURDAIN. Non, je ne veux ni prose ni vers.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

MONSIEUR JOURDAIN. Pourquoi ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Par la raison, monsieur, qu'il n'y a pour s'exprimer que la prose ou les vers.

MONSIEUR JOURDAIN. Il n'y a que la prose ou les vers ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Non, monsieur : tout ce qui n'est point prose est Vers ; et tout ce qui n'est point Vers est prose.

MONSIEUR JOURDAIN. Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. De la prose.

MONSIEUR JOURDAIN. Quoi ? quand je dis : « Nicole apportez-moi mes pantoufles et me donnez mon bonnet de nuit », c'est de la prose.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Oui, monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN. Par ma foi ! il y a plus de quarante ans que je dis de la prose sans que j'en susse rien, et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela. Je voudrais donc lui mettre dans un billet : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour* ; mais je voudrais que cela fût mis d'une manière galante, que cela fût tourné gentiment.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Mettre que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres ; que vous souffrez nuit et jour pour elle les violences d'un...

MONSIEUR JOURDAIN. Non, non, non, je ne veux point tout cela ; je ne veux que ce que je vous ai dit : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Il faut bien étendre un peu la chose.

MONSIEUR JOURDAIN. Non, vous dis-je, je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet ; mais tournées à la mode ; bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manières dont on les peut mettre.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. On peut les mettre premièrement comme vous avez dit : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*. Ou bien : *D'amour mourir me font, belle marquise, vos beaux yeux*. Ou bien : *Vos beaux yeux d'amour me font, belle marquise, mourir*. Ou bien : *Mourir vos beaux yeux, belle marquise, d'amour me font*. Ou bien : *Me font vos yeux beaux mourir, belle marquise, d'amour*.

MONSIEUR JOURDAIN. Mais de toutes ces façons-là, laquelle est la meilleure ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Celle que vous avez dite ! *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*.

MONSIEUR JOURDAIN. Cependant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup !

Il était une fois une petite fille de village, la plus jolie qu'on eût su voir ; sa mère en était folle, et sa mère-grand plus folle encore. Cette bonne femme lui fit faire un petit chaperon rouge, qui lui seyait si bien, que partout on l'appelait le Petit chaperon rouge.

Un jour sa mère, ayant cuit et fait des galettes, lui dit : « Va voir comme se porte ta mère-grand, car on m'a dit qu'elle était malade, porte-lui une galette et ce petit pot de beurre. » Le Petit chaperon rouge partit aussitôt pour aller chez sa mère-grand, qui demeurait dans un autre Village. En passant dans un bois elle rencontra compère le Loup, qui eut bien envie de la manger ; mais il n'osa, à cause de quelques Bûcherons qui étaient dans la Forêt. Il lui demanda où elle allait ; la pauvre enfant, qui ne savait pas qu'il est dangereux de s'arrêter à écouter un loup, lui dit : « Je vais voir ma Mère-grand, et lui porter une galette avec un petit pot de beurre que ma Mère lui envoie. — Demeure-t-elle bien loin ? lui dit le Loup. — Oh ! oui, dit le Petit chaperon rouge, c'est par delà le moulin que vous voyez tout là-bas, là-bas, à la première maison du Village. — Hé bien, dit le Loup, je veux l'aller voir aussi ; je m'y en vais par ce chemin ici, et toi par ce chemin-là, et nous verrons qui plus tôt y sera. » Le Loup se mit à courir de toute sa force par le chemin qui était le plus court, et la petite fille s'en alla par le chemin le plus long, s'amusant à cueillir des noisettes, à courir après des papillons, et à faire des bouquets des petites fleurs qu'elle rencontrait. Le Loup ne fut pas longtemps à arriver à la maison de la Mère-grand ; il heurte : Toc, toc. « Qui est là ? — C'est votre fille le petit chaperon rouge (dit le Loup, en contrefaisant sa voix) qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre que ma Mère vous envoie. » La bonne Mère-grand, qui était dans son lit à cause qu'elle se trouvait un peu mal, lui cria : « Tire la chevillette, la bobinette cherra. » Le Loup tira la chevillette, et la porte s'ouvrit. Il se jeta sur la bonne femme, et la dévora en moins de rien ; car il y avait plus de trois jours qu'il n'avait mangé. Ensuite il ferma la porte, et s'alla coucher dans le lit de la Mère-grand, en attendant le petit chaperon rouge, qui quelque temps après vint heurter à la porte : Toc, toc. « Qui est là ? » Le petit chaperon rouge, qui entendit la grosse voix du Loup, eut peur d'abord, mais croyant que sa Mère-grand était enrhumée, répondit : « C'est votre fille le petit chaperon rouge, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre que ma Mère vous envoie. » Le Loup lui cria en adoucissant un peu sa voix : « Tire la chevillette, la bobinette cherra. » Le petit chaperon rouge tira la chevillette, et la porte s'ouvrit. Le Loup, la voyant entrer, lui dit en se cachant dans le lit sous la couverture : « Mets la galette et le petit pot de beurre sur la huche, et viens te coucher avec moi. » Le petit chaperon rouge se déshabille, et va se mettre dans le lit, où elle fut bien étonnée de voir comment sa Mère-grand était faite en son déshabillé. Elle lui dit : « Ma mère-grand, que vous avez de grands bras ! — C'est pour mieux t'embrasser, ma fille. — Ma mère-grand, que vous avez de grandes jambes ! — C'est pour mieux courir, mon enfant. [...] — C'est pour te manger. » Et en disant ces mots, ce méchant Loup se jeta sur le petit chaperon rouge, et la mangea.

HISTOIRE D'ALI BABA & DE QUARANTE VOLEURS
EXTERMINÉS PAR UNE ESCLAVE,
LES MILLE & UNE NUITS racontées par Antoine Galland

Ali Baba, monté dans un arbre touffu, voit une bande de voleurs pénétrer dans un immense rocher à l'aide d'une formule magique. Les voilà repartis...

Comme il avait retenu les paroles par lesquelles le capitaine des voleurs avait fait ouvrir et refermer la porte, il eut la curiosité d'éprouver si, prononcées par lui, elles feraient le même effet. Il passa au travers des arbrisseaux et il aperçut la porte qu'ils cachaient. Il se présenta devant et dit : « Sésame, ouvre-toi ; » et dans l'instant la porte s'ouvrit toute grande.

Ali Baba s'était attendu à voir un lieu de ténèbres et d'obscurité ; mais il fut surpris d'en voir un bien éclairé, vaste et spacieux, creusé de main d'homme, en voûte fort élevée, qui recevait la lumière du haut du rocher, par une ouverture pratiquée de même. Il vit de grandes provisions de bouche, des ballots de riches marchandises en piles, des étoffes de soie et de brocart, des tapis de grand prix, et surtout de l'or et de l'argent monnayé par tas et dans des sacs ou grandes bourses de cuir les unes sur les autres ; et, à voir toutes ces choses, il lui parut qu'il y avait non pas de longues années, mais des siècles que cette grotte servait de retraite à des voleurs qui avaient succédé les uns aux autres.

Ali Baba ne balança pas sur le parti qu'il devait prendre : il entra dans la grotte, et, dès qu'il y fut entré, la porte se referma ; mais cela ne l'inquiéta pas : il savait le secret de la faire ouvrir. Il ne s'attacha pas à l'argent, mais à l'or monnayé et particulièrement à celui qui était dans les sacs. Il en enleva, à plusieurs fois, autant qu'il pouvait en porter et en quantité suffisante pour faire la charge de ses trois ânes. Il rassembla ses ânes qui étaient dispersés ; et, quand il les eut fait approcher du rocher, il les chargea des sacs ; et pour les cacher, il accommoda du bois par-dessus, de manière qu'on ne pouvait les apercevoir.

Quand il eut achevé, il se présenta devant la porte ; et il n'eut pas prononcé ces paroles : « Sésame, referme-toi », qu'elle se referma ; car elle s'était fermée d'elle-même chaque fois qu'il y était entré, et était demeurée ouverte chaque fois qu'il en était sorti.

Non seulement il est bien cruel de persécuter dans cette courte vie ceux qui ne pensent pas comme nous, mais je ne sais s'il n'est pas bien hardi de prononcer leur damnation éternelle. Il me semble qu'il n'appartient guère à des atomes d'un moment, tels que nous sommes, de prévenir ainsi les arrêts du Créateur. Je suis bien loin de combattre cette sentence : « Hors de l'Église point de salut » ; je la respecte, ainsi que tout ce qu'elle enseigne, mais, en vérité, connaissons-nous toutes les voies de Dieu et toute l'étendue de ses miséricordes ? N'est-il pas permis d'espérer en lui autant que de le craindre ? N'est-ce pas assez d'être fidèles à l'Église ? Faudra-t-il que chaque particulier usurpe les droits de la Divinité, et décide avant elle du sort éternel de tous les hommes ?

Quand nous portons le deuil d'un roi de Suède, ou de Danemark, ou d'Angleterre, ou de Prusse, disons-nous que nous portons le deuil d'un réprouvé qui brûle éternellement en enfer ? Il y a dans l'Europe quarante millions d'habitants qui ne sont pas de l'Église de Rome, dirons-nous à chacun d'eux : « Monsieur, attendu que vous êtes infailliblement damné, je ne veux ni manger, ni contracter, ni converser avec vous ? »

Quel est l'ambassadeur de France qui, étant présenté à l'audience du Grand Seigneur, se dira dans le fond de son cœur : Sa Hautesse sera infailliblement brûlée pendant toute l'éternité, parce qu'elle est soumise à la circoncision ? S'il croyait réellement que le Grand Seigneur est l'ennemi mortel de Dieu, et l'objet de sa vengeance, pourrait-il lui parler ? Devrait-il être envoyé vers lui ? Avec quel homme pourrait-on commercer, quel devoir de la vie civile pourrait-on jamais remplir, si en effet on était convaincu de cette idée que l'on converse avec des réprouvés ?

O sectateurs d'un Dieu clément ! si vous aviez un cœur cruel ; si, en adorant celui dont toute la loi consistait en ces paroles : « Aimez Dieu et votre prochain », vous aviez surchargé cette loi pure et sainte de sophismes et de disputes incompréhensibles ; si vous aviez allumé la discorde, tantôt pour un mot nouveau, tantôt pour une seule lettre de l'alphabet ; si vous aviez attaché des peines éternelles à l'omission de quelques paroles, de quelques cérémonies que d'autres peuples ne pouvaient connaître, je vous dirais, en répandant des larmes sur le genre humain : « Transportez-vous avec moi au jour où tous les hommes seront jugés, et où Dieu rendra à chacun selon ses œuvres. »

« Je vois tous les morts des siècles passés et du nôtre comparaître en sa présence. Êtes-vous bien sûrs que notre Créateur et notre Père dira au sage et vertueux Confucius, au législateur Solon, à Pythagore, à Zaleucus, à Socrate, à Platon, aux divins Antonins, au bon Trajan, à Titus, les délices du genre humain, à Épictète, à tant d'autres hommes, les modèles des hommes : Allez, monstres, allez subir des châtiments infinis en intensité et en durée ; que votre supplice soit éternel contre moi ! Et vous, mes biens-aimés, Jean Châtel, Ravailac, Damiens, Cartouche, etc., qui êtes morts avec les formules prescrites, partagez à jamais à ma droite mon empire et ma félicité. »

Vous reculez d'horreur à ces paroles ; et, après qu'elles me sont échappées, je n'ai plus rien à vous dire.

FRANÇAIS MODERNE

-

POÉSIE

1. Allons enfants de la Patrie,
Le jour de gloire est arrivé !
Contre nous de la tyrannie,
L'étendard sanglant est levé, *(bis)*
Entendez-vous dans les campagnes
Mugir ces féroces soldats ?
Ils viennent jusque dans vos bras
Égorger vos fils, vos compagnes !

Refrain : *Aux armes, citoyens,
Formez vos bataillons,
Marchons, marchons !
Qu'un sang impur
Abreuve nos sillons !*

2. Que veut cette horde d'esclaves,
De traîtres, de rois conjurés ?
Pour qui ces ignobles entraves,
Ces fers dès longtemps préparés ? *(bis)*
Français, pour nous, ah ! quel outrage !
Quels transports il doit exciter !
C'est nous qu'on ose méditer
De rendre à l'antique esclavage !

3. Quoi ! des cohortes étrangères
Feraient la loi dans nos foyers !
Quoi ! ces phalanges mercenaires
Terrasseraient nos fiers guerriers ! *(bis)*
Grand Dieu ! par des mains enchaînées
Nos fronts sous le joug se ploieraient ?
De vils despotes deviendraient
Les maîtres de nos destinées !

4. Tremblez, tyrans et vous perfides,
L'opprobre de tous les partis,
Tremblez ! vos projets parricides
Vont enfin recevoir leurs prix ! *(bis)*
Tout est soldat pour vous combattre,
S'ils tombent, nos jeunes héros,
La terre en produit de nouveaux,
Contre vous tout prêts à se battre !

5. Français, en guerriers magnanimes,
Portez ou retenez vos coups !
Épargnez ces tristes victimes,
À regret s'armant contre nous. *(bis)*
Mais ces despotes sanguinaires,
Mais ces complices de Bouillé,
Tous ces tigres qui, sans pitié,
Déchirent le sein de leur mère !

6. Amour sacré de la Patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs !
Liberté, Liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs ! *(bis)*
Sous nos drapeaux, que la victoire
Accoure à tes mâles accents,
Que tes ennemis expirants
Voient ton triomphe et notre gloire !

7. Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aînés n'y seront plus ;
Nous y trouverons leur poussière
Et la trace de leurs vertus. *(bis)*
Bien moins jaloux de leur survivre
Que de partager leur cercueil,
Nous aurons le sublime orgueil
De les venger ou de les suivre !

WAterloo ! Waterloo ! Waterloo ! Morne plaine !
Comme une onde qui bout dans une urne trop pleine,
Dans ton cirque de bois, de coteaux, de vallons,
La pâle mort mêlait les sombres bataillons.
D'un côté c'est l'Europe, et de l'autre la France !
Choc sanglant ! des héros Dieu trompait l'espérance.
Tu désertais, victoire, et le sort était las.
O, Waterloo ! je pleure, et je m'arrête, hélas !
Car ces derniers soldats de la dernière guerre
Furent grands ; ils avaient vaincu toute la terre.
Chassés vingt rois, passé les Alpes et le Rhin,
Et leur âme chantait dans les clairons d'airain !

Le soir tombait ; la lutte était ardente et noire.
Il avait l'offensive et presque la victoire ;
Il tenait Wellington acculé sur un bois.
Sa lunette à la main, il observait parfois
Le centre du combat, point obscur où tressaille
La mêlée, effroyable et vivante broussaille,
Et parfois l'horizon, sombre comme la mer.
Soudain, joyeux, il dit : Grouchy ! – C'était Blücher !
L'espoir changea de camp, le combat changea d'âme.
La mêlée en hurlant grandit comme une flamme.
La batterie anglaise écrasa nos carrés.
La plaine où frissonnaient les drapeaux déchirés,
Ne fut plus, dans les cris des mourants qu'on égorge,
Qu'un gouffre flamboyant rouge comme une forge ;
Gouffre où les régiments, comme des pans de murs,
Tombaient, où se couchaient, comme des épis mûrs,
Les hauts tambours-majors aux panaches énormes,
Où l'on entrevoyait des blessures difformes !
Carnage affreux ! moment fatal ! L'homme inquiet
Sentit que la bataille entre ses mains pliait. (...)

« Demain, dès l'aube... »

Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne :
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.

Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,
Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.

Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur.
Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.

3 septembre 1847

APRÈS LA BATAILLE

Mon père, ce héros au sourire si doux,
Suivi d'un seul housard qu'il aimait entre tous
Pour sa grande bravoure et pour sa haute taille,
Parcourait à cheval, le soir d'une bataille,
Le champ couvert de morts sur qui tombait la nuit.
Il lui sembla dans l'ombre entendre un faible bruit.
C'était un Espagnol de l'armée en déroute
Qui se traînait sanglant sur le bord de la route,
Râlant, brisé, livide et mort plus qu'à moitié,
Et qui disait : « À boire ! à boire par pitié ! »
Mon père, ému, tendit à son housard fidèle
Une gourde de rhum qui pendait à sa selle,
Et dit : « Tiens, donne à boire à ce pauvre blessé. »
Tout à coup, au moment où le housard baissé
Se penchait vers lui, l'homme, une espèce de maure,
Saisit un pistolet qu'il étreignait encore,
Et vise au front mon père en criant : Caramba !
Le coup passa si près que le chapeau tomba
Et que le cheval fit un écart en arrière.
« Donne-lui tout de même à boire », dit mon père.

Victor Hugo, *La Légende des Siècles*, XLIX – « Le temps présent »

L'albatros

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.

À peine les ont-ils déposés sur les planches,
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule !
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid !
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait !

Le poète est semblable au prince des nuées,
Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

L'invitation au voyage

Mon enfant, ma sœur,
 Songe à la douceur,
D'aller là-bas, vivre ensemble !
 Aimer à loisir,
 Aimer et mourir,
Au pays qui te ressemble !
 Les soleils mouillés,
 De ces ciels brouillés,
Pour mon esprit ont les charmes,
 Si mystérieux,
 De tes traîtres yeux,
Brillant à travers leurs larmes.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

 Des meubles luisants,
 Polis par les ans,
Décoreraient notre chambre ;
 Les plus rares fleurs
 Mêlant leurs odeurs
Aux vagues senteurs de l'ambre,
 Les riches plafonds,
 Les miroirs profonds,
La splendeur orientale,
 Tout y parlerait
 À l'âme en secret
Sa douce langue natale.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

 Vois sur ces canaux
 Dormir ces vaisseaux
Dont l'humeur est vagabonde ;
 C'est pour assouvir
 Ton moindre désir
Qu'ils viennent du bout du monde.
 = Les soleils couchants
 Revêtent les champs
Les canaux, la ville entière
 D'hyacinthe et d'or ;
 Le monde s'endort
Dans une chaude lumière.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Charles Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*,
« Spleen et Idéal », 1857-1861

VERLAINE

CHANSON D'AUTOMNE

Les sanglots longs
Des violons
De l'automne
Blessent mon cœur
D'une langueur
Monotone.

Tout suffocant
Et blême, quand
Sonne l'heure,

Je me souviens
Des jours anciens
Et je pleure,

Et je m'en vais
Au vent mauvais
Qui m'emporte
Deçà, delà,
Pareil à la
Feuille morte.

Poèmes Saturniens, « Paysages tristes »

APRÈS TROIS ANS

Ayant poussé la porte étroite qui chancelle,
Je me suis promené dans le petit jardin
Qu'éclairait doucement le soleil du matin,
Pailletant chaque fleur d'une humide étincelle.

Rien n'a changé. J'ai tout revu : l'humble tonnelle
De vigne folle avec les chaises de rotin...
Le jet d'eau fait toujours son murmure argentin
Et le vieux tremble sa plainte sempiternelle.

Les roses comme avant palpitent ; comme avant,
Les grands lys orgueilleux se balancent au vent.
Chaque alouette qui va et vient m'est connue.

Même j'ai retrouvé debout la Velléda
Dont le plâtre s'écaille au bout de l'avenue,
— Grêle, parmi l'odeur fade du réséda.

Paul Verlaine, *Poèmes Saturniens*, « *Melancholia* »

Le dormeur du val

C'est un trou de verdure où chante une rivière
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

Le Bateau ivre

Comme je descendais des Fleuves impassibles,
Je ne me sentis plus guidé par les haleurs :
Des Peaux-Rouges criards les avaient pris pour cibles
Les ayant cloués nus aux poteaux de couleurs.

J'étais insoucieux de tous les équipages,
Porteur de blés flamands ou de cotons anglais.
Quand avec mes haleurs ont fini ces tapages
Les Fleuves m'ont laissé descendre où je voulais.

Dans les clapotements furieux des marées,
Moi, l'autre hiver, plus sourd que des cerveaux d'enfants,
Je courus ! Et les Péninsules démarrées
N'ont pas subi tohu-bohus plus triomphants.

La tempête a béni mes éveils maritimes.
Plus léger qu'un bouchon j'ai dansé sur les flots
Qu'on appelle rouleurs éternels de victimes,
Dix nuits, sans regretter l'œil ni ais des falots !

Plus douce qu'aux enfants la chair des pommes sures,
L'eau verte pénétra ma coque de sapin
Et des taches de vins bleus et des vomissures
Me lava, dispersant gouvernail et grappin.

Et dès lors, je me suis baigné dans le Poème
De la Mer, infusé d'astres, et lactescent,
Dévorant les azurs verts ; où, flottaison blême
Et ravie, un noyé pensif parfois descend ;

Où, teignant tout à coup les bleuités, délires
Et rythmes lents sous les rutillements du jour,
Plus fortes que l'alcool, plus vastes que nos lyres.
Fermentent les rousseurs amères de l'amour ! (...)

Arthur Rimbaud, 1871

Le Pont Mirabeau

Sous le pont Mirabeau coule la Seine

Et nos amours

Faut-il qu'il m'en souvienn

La joie venait toujours après la peine

Vienne la nuit sonne l'heure

Les jours s'en vont je demeure

Les mains dans les mains restons face à face

Tandis que sous

Le pont de nos bras passe

Des éternels regards l'onde si lasse

Vienne la nuit sonne l'heure

Les jours s'en vont je demeure

L'amour s'en va comme cette eau courante

L'amour s'en va

Comme la vie est lente

Et comme l'espérance est violente

Vienne la nuit sonne l'heure

Les jours s'en vont je demeure

Passent les jours et passent les semaines

Ni temps passé

Ni les amours reviennent

Sous le pont Mirabeau coule la Seine

Vienne la nuit sonne l'heure

Les jours s'en vont je demeure

Guillaume Apollinaire, *Alcools*

PROSE

Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen du 26 août 1789

Les Représentants du Peuple Français, constitués en Assemblée Nationale, considérant que l'ignorance, l'oubli ou le mépris des droits de l'Homme sont les seules causes des malheurs publics et de la corruption des Gouvernements, ont résolu d'exposer, dans une Déclaration solennelle, les droits naturels, inaliénables et sacrés de l'Homme, afin que cette Déclaration, constamment présente à tous les Membres du corps social, leur rappelle sans cesse leurs droits et leurs devoirs ; afin que leurs actes du pouvoir législatif, et ceux du pouvoir exécutif, pouvant être à chaque instant comparés avec le but de toute institution politique, en soient plus respectés ; afin que les réclamations des citoyens, fondées désormais sur des principes simples et incontestables, tournent toujours au maintien de la Constitution et au bonheur de tous. En conséquence, l'Assemblée Nationale reconnaît et déclare, en présence et sous les auspices de l'Être suprême, les droits suivants de l'Homme et du Citoyen.

Art. 1er. – Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits. Les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune.

Art. 2. – Le but de toute association politique est la conservation des droits naturels et imprescriptibles de l'Homme. Ces droits sont la liberté, la propriété, la sûreté, et la résistance à l'oppression.

Art. 3. – Le principe de toute Souveraineté réside essentiellement dans la Nation. Nul corps, nul individu ne peut exercer d'autorité qui n'en émane expressément.

Art. 4. – La liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui : ainsi, l'exercice des droits naturels de chaque homme n'a de bornes que celles qui assurent aux autres Membres de la Société la jouissance de ces mêmes droits. Ces bornes ne peuvent être déterminées que par la Loi.

Art. 5. – La Loi n'a le droit de défendre que les actions nuisibles à la Société. Tout ce qui n'est pas défendu par la Loi ne peut être empêché, et nul ne peut être contraint à faire

ce qu'elle n'ordonne pas.

Art. 6. – La Loi est l'expression de la volonté générale. Tous les Citoyens ont droit de concourir personnellement, ou par leurs Représentants, à sa formation. Elle doit être la même pour tous, soit qu'elle protège, soit qu'elle punisse. Tous les Citoyens étant égaux à ses yeux sont également admissibles à toutes dignités, places et emplois publics, selon leur capacité, et sans autre distinction que celle de leurs vertus et de leurs talents.

Art. 7. – Nul homme ne peut être accusé, arrêté ni détenu que dans les cas déterminés par la Loi, et selon les formes qu'elle a prescrites. Ceux qui sollicitent, expédient, exécutent ou font exécuter des ordres arbitraires, doivent être punis ; mais tout citoyen appelé ou saisi en vertu de la Loi doit obéir à l'instant : il se rend coupable par la résistance.

Art. 8. – La Loi ne doit établir que des peines strictement et évidemment nécessaires, et nul ne peut être puni qu'en vertu d'une Loi établie et promulguée antérieurement au délit, et légalement appliquée. (...)

Passage de l'enfant à l'homme

À peine étais-je revenu de Brest à Combourg, qu'il se fit dans mon existence une révolution ; l'enfant disparut et l'homme se montra avec ses joies qui passent et ses chagrins qui restent.

D'abord tout devint passion chez moi, en attendant les passions mêmes. Lorsque, après un dîner silencieux où je n'avais osé ni parler, ni manger, je parvenais à m'échapper, mes transports étaient incroyables ; je ne pouvais descendre le perron d'une seule traite : je me serais précipité. J'étais obligé de m'asseoir sur une marche pour laisser se calmer mon agitation ; mais aussitôt que j'avais atteint la Cour Verte et les bois, je me mettais à courir, à sauter, à bondir, à fringuer, à m'éjouir jusqu'à ce que je tombasse épuisé de forces, palpitant, enivré de folâtreries et de liberté.

Mon père me menait quant à lui à la chasse. Le goût de la chasse me saisit et je le portai jusqu'à la fureur ; je vois encore le champ où j'ai tué mon premier lièvre. Il m'est souvent arrivé en automne de demeurer quatre ou cinq heures dans l'eau jusqu'à la ceinture, pour attendre au bord d'un étang des canards sauvages ; même aujourd'hui, je ne suis pas de sang-froid lorsqu'un chien tombe en arrêt. Toutefois, dans ma première ardeur pour la chasse, il entraînait un fond d'indépendance ; franchir les fossés, arpenter les champs, les marais, les bruyères, me trouver avec un fusil dans un lieu désert, ayant puissance et solitude, c'était ma façon d'être naturelle. Dans mes courses, je pointais si loin que, ne pouvant plus marcher, les gardes étaient obligés de me rapporter sur des branches entrelacées.

Cependant le plaisir de la chasse ne me suffisait plus ; j'étais agité d'un désir de bonheur que je ne pouvais ni régler, ni comprendre ; mon esprit et mon cœur s'achevaient de former comme deux temples vides, sans autels et sans sacrifices ; on ne savait encore quel Dieu y serait adoré. Je croissais auprès de ma sœur Lucile ; notre amitié était toute notre vie.

Le colonel Chabert, laissé pour mort sur le champ de bataille d'Eylau, se réveille sous un monceau de cadavres.

Le peu d'air que je respirais était méphitique. Je voulus me mouvoir, et ne trouvai point d'espace. En ouvrant les yeux, je ne vis rien. La rareté de l'air fut l'accident le plus menaçant, et qui m'éclaira le plus vivement sur ma position. Je compris que là où j'étais, l'air ne se renouvelait point, et que j'allais mourir. Cette pensée m'ôta le sentiment de la douleur inexprimable par laquelle j'avais été réveillé. Mes oreilles tintèrent violemment. J'entendis, ou crus entendre, je ne veux rien affirmer, des gémissements poussés par le monde de cadavres au milieu duquel je gisais. Quoique la mémoire de ces moments soit bien ténébreuse, quoique mes souvenirs soient bien confus, malgré les impressions de souffrances encore plus profondes que je devais éprouver et qui ont brouillé mes idées, il y a des nuits où je crois encore entendre ces soupirs étouffés ! Mais il y a eu quelque chose de plus horrible que les cris, un silence que je n'ai jamais retrouvé nulle part, le vrai silence du tombeau. Enfin, en levant les mains, en tâtant les morts, je reconnus un vide entre ma tête et le fumier humain supérieur. Je pus donc mesurer l'espace qui m'avait été laissé par un hasard dont la cause m'était inconnue. Il paraît, grâce à l'insouciance ou à la précipitation avec laquelle on nous avait jetés pêle-mêle, que deux morts s'étaient croisés au-dessus de moi de manière à décrire un angle semblable à celui de deux cartes mises l'une contre l'autre par un enfant qui pose les fondements d'un château. En furetant avec

promptitude, car il ne fallait pas flâner, je rencontrai fort heureusement un bras qui ne tenait à rien, le bras d'un Hercule ! un bon os auquel je dus mon salut. Sans ce secours inespéré, je périssais ! Mais, avec une rage que vous devez concevoir je me mis à travailler les cadavres qui me séparaient de la couche de terre sans doute jetée sur nous, je dis nous, comme s'il y eût eu des vivants ! J'y allais ferme, monsieur car me voici ! Mais je ne sais pas aujourd'hui comment j'ai pu parvenir à percer la couverture de chair qui mettait une barrière entre la vie et moi. Vous me direz que j'avais trois bras ! Ce levier dont je me servais avec habileté, me procurait toujours un peu de l'air qui se trouvait entre les cadavres que je déplaçais, et je ménageais mes aspirations. Enfin je vis le jour mais à travers la neige, monsieur ! En ce moment, je m'aperçus que j'avais la tête ouverte. Par bonheur mon sang, celui de mes camarades ou la peau meurtrie de mon cheval peut-être, que sais-je ! m'avait, en se coagulant, comme enduit d'un emplâtre naturel. Malgré cette croûte, je m'évanouis quand mon crâne fut en contact avec la neige. Cependant, le peu de chaleur qui me restait ayant fait fondre la neige autour de moi, je me trouvai, quand je repris connaissance, au centre d'une petite ouverture par laquelle je criai aussi longtemps que je le pus.

Le Colonel Chabert

Le pape des fous était élu.

— Noël ! Noël ! Noël ! criait le peuple de toutes parts.

C'était une merveilleuse grimace, en effet, que celle qui rayonnait en ce moment au trou de la rosace. Après toutes les figures pentagones, hexagones et hétéroclites qui s'étaient succédé à cette lucarne sans réaliser cet idéal du grotesque qui s'était construit dans les imaginations exaltées par l'orgie, il ne fallait rien moins, pour enlever les suffrages, que la grimace sublime qui venait d'éblouir l'assemblée. Maître Coppenole lui-même applaudit ; et Clopin Trouillefou, qui avait concouru, et Dieu sait quelle intensité de laideur son visage pouvait atteindre, s'avoua vaincu. Nous ferons de même. Nous n'essaierons pas de donner au lecteur une idée de ce nez tétraèdre, de cette bouche en fer à cheval, de ce petit œil gauche obstrué d'un sourcil roux en broussailles tandis que l'œil droit disparaissait entièrement sous une énorme verrue, de ces dents désordonnées, ébréchées çà et là, comme les créneaux d'une forteresse, de cette lèvre calleuse sur laquelle une de ces dents empiétait comme la défense d'un éléphant, de ce menton fourchu, et surtout de la physionomie répandue sur tout cela, de ce mélange de malice, d'étonnement et de tristesse. Qu'on rêve, si l'on peut, cet ensemble.

L'acclamation fut unanime. On se précipita vers la chapelle. On en fit sortir en triomphe le bienheureux pape des fous. Mais c'est

alors que la surprise et l'admiration furent à leur comble. La grimace était son visage.

Ou plutôt toute sa personne était une grimace. Une grosse tête hérissée de cheveux roux ; entre les deux épaules une bosse énorme dont le contrecoup se faisait sentir par devant ; un système de cuisses et de jambes si étrangement fourvoyées qu'elles ne pouvaient se toucher que par les genoux, et, vues de face, ressemblaient à deux croissants de faucilles qui se rejoignent par la poignée ; de larges pieds, des mains monstrueuses ; et, avec toute cette difformité, je ne sais quelle allure redoutable de vigueur, d'agilité et de courage ; étrange exception à la règle éternelle qui veut que la force, comme la beauté, résulte de l'harmonie. Tel était le pape que les fous venaient de se donner.

On eût dit un géant brisé et mal ressoudé.

Quand cette espèce de cyclope parut sur le seuil de la chapelle, immobile, trapu, et presque aussi large que haut, *carré par la base*, comme dit un grand homme, à son surtout mi-parti rouge et violet, semé de campanilles d'argent, et surtout à la perfection de sa laideur, la populace le reconnut sur-le-champ, et s'écria d'une voix :

— C'est Quasimodo, le sonneur de cloches ! c'est Quasimodo, le bossu de Notre-Dame ! Quasimodo le borgne ! Quasimodo le bancal ! Noël ! Noël !

On voit que le pauvre diable avait des surnoms à choisir.

Enchevauchent, est tombé sous sa charrette. Nul n'est suffisamment fort pour l'aider. Le commissaire Javert est là...

Puis, regardant fixement M. Madeleine, il poursuivit en appuyant sur chacun des mots qu'il prononçait :

— Monsieur Madeleine, je n'ai jamais connu qu'un seul homme capable de faire ce que vous demandez là.

Madeleine tressaillit.

Javert ajouta avec un air d'indifférence, mais sans quitter des yeux Madeleine :

— C'était un forçat.

— Ah ! dit Madeleine.

— Du bagne de Toulon.

Madeleine devint pâle.

Cependant la charrette continuait à s'enfoncer lentement. Le père Fauchelevent râlait et hurlait :

— J'étouffe ! Ça me brise les côtes ! Un cric ! quelque chose ! Ah !

Madeleine regarda autour de lui :

— Il n'y a donc personne qui veuille gagner vingt louis et sauver la vie à ce pauvre vieux ?

Aucun des assistants ne remua. Javert reprit :

— Je n'ai jamais connu qu'un homme qui pût remplacer un cric. C'était ce forçat.

— Ah ! voilà que ça m'écrase ! cria le vieillard.

Madeleine leva la tête, rencontra l'œil de faucon de Javert toujours attaché sur lui, regarda les paysans immobiles, et sourit tristement. Puis, sans dire une parole, il tomba à genoux, et avant même que la foule eût eu le temps de jeter un cri, il était sous la voiture.

Il y eut un affreux moment d'attente et de

silence.

On vit Madeleine presque à plat ventre sous ce poids effrayant essayer deux fois en vain de rapprocher ses coudes de ses genoux. On lui cria :

— Père Madeleine ! retirez-vous de là !

Le vieux Fauchelevent lui-même lui dit :

— Monsieur Madeleine ! Allez-vous-en ! C'est qu'il faut que je meure, voyez-vous ! Laissez-moi ! Vous allez vous faire écraser aussi !

Madeleine ne répondit pas.

Les assistants haletaient. Les roues avaient continué de s'enfoncer, et il était déjà devenu presque impossible que Madeleine sortît de dessous la voiture.

Tout à coup on vit l'énorme masse s'ébranler, la charrette se soulevait lentement, les roues sortaient à demi de l'ornière. On entendit une voix étouffée qui criait :

— Dépêchez-vous ! aidez !

C'était Madeleine qui venait de faire un dernier effort.

Ils se précipitèrent. Le dévouement d'un seul avait donné de la force et du courage à tous. La charrette fut enlevée par vingt bras. Le vieux Fauchelevent était sauvé.

Madeleine se releva. Il était blême, quoique ruisselant de sueur. Ses habits étaient déchirés et couverts de boue. Tous pleuraient. Le vieillard lui baisait les genoux et l'appelait le bon Dieu. Lui, il avait sur le visage je ne sais quelle expression de souffrance heureuse et céleste, et il fixait son œil tranquille sur Javert

qui le regardait toujours.

LES MISÉRABLES, Deuxième partie, III, V

Cosette est traitée comme une esclave par les Thénardier, qui en ont la garde. Elle a été envoyée chercher de l'eau seule dans la forêt, la nuit. On attend l'arrivée de Jean Valjean, qui a promis à sa mère de s'en occuper...

La peur lui était revenue, une peur naturelle et insurmontable. Elle n'eut plus qu'une pensée, s'enfuir ; s'enfuir à toutes jambes, à travers bois, à travers champs, jusqu'aux maisons, jusqu'aux fenêtres, jusqu'aux chandelles allumées. Son regard tomba sur le seau qui était devant elle. Tel était l'effroi que lui inspirait la Thénardier qu'elle n'osa pas s'enfuir sans le seau d'eau. Elle saisit l'anse à deux mains. Elle eut de la peine à soulever le seau.

Elle fit ainsi une douzaine de pas, mais le seau était plein, il était lourd, elle fut forcée de le reposer à terre. Elle respira un instant, puis elle enleva l'anse de nouveau, et se remit à marcher, cette fois un peu plus longtemps. Mais il fallut s'arrêter encore. Après quelques secondes de repos, elle repartit. Elle marchait penchée en avant, la tête baissée, comme une vieille ; le poids du seau tendait et raidissait ses bras maigres ; l'anse de fer achevait d'engourdir et de geler ses petites mains mouillées ; de temps en temps elle était forcée de s'arrêter, et chaque fois qu'elle s'arrêtait l'eau froide qui débordait du seau tombait sur ses jambes nues. Cela se passait au fond d'un bois, la nuit, en hiver, loin de tout regard humain ; c'était un enfant de huit ans. Il n'y avait que Dieu en ce moment qui voyait cette chose triste.

Et sans doute sa mère, hélas !

Car il est des choses qui font ouvrir les yeux aux mortes dans leur tombeau.

Elle soufflait avec une sorte de râlement douloureux ; des sanglots lui serraient la

gorge, mais elle n'osait pas pleurer, tant elle avait peur de la Thénardier, même loin. C'était son habitude de se figurer toujours que la Thénardier était là.

Cependant elle ne pouvait pas faire beaucoup de chemin de la sorte, et elle allait bien lentement. Elle avait beau diminuer la durée des stations et marcher entre chaque le plus longtemps possible, elle pensait avec angoisse qu'il lui faudrait plus d'une heure pour retourner ainsi à Montfermeil et que la Thénardier la battrait. Cette angoisse se mêlait à son épouvante d'être seule dans le bois la nuit. Elle était harassée de fatigue et n'était pas encore sortie de la forêt. Parvenue près d'un vieux châtaignier qu'elle connaissait, elle fit une dernière halte plus longue que les autres pour se bien reposer, puis elle rassembla toutes ses forces, reprit le seau et se remit à marcher courageusement. Cependant le pauvre petit être désespéré ne put s'empêcher de s'écrier : Ô mon Dieu ! mon Dieu !

En ce moment, elle sentit tout à coup que le seau ne pesait plus rien. Une main, qui lui parut énorme, venait de saisir l'anse et la soulevait vigoureusement. Elle leva la tête. Une grande forme noire, droite et debout, marchait auprès d'elle dans l'obscurité. C'était un homme qui était arrivé derrière elle et qu'elle n'avait pas entendu venir. Cet homme, sans dire un mot, avait empoigné l'anse du seau qu'elle portait.

Il y a des instincts pour toutes les rencontres de la vie. L'enfant n'eut pas peur.

Il se dressa tout droit, debout, les cheveux au vent, les mains sur les hanches, l'œil fixé sur les gardes nationaux qui tiraient, et il chanta :

*On est laid à Nanterre,
C'est la faute à Voltaire,
Et bête à Palaiseau,
C'est la faute à Rousseau.*

Puis il ramassa son panier, y remit, sans en perdre une seule, les cartouches qui en étaient tombées, et, avançant vers la fusillade, alla dépouiller une autre giberne. Là une quatrième balle le manqua encore. Gavroche chanta :

*Je ne suis pas notaire,
C'est la faute à Voltaire,
Je suis petit oiseau,
C'est la faute à Rousseau.*

Une cinquième balle ne réussit qu'à tirer de lui un troisième couplet :

*Joie est mon caractère,
C'est la faute à Voltaire,
Misère est mon trousseau,
C'est la faute à Rousseau.*

Cela continua ainsi quelque temps.

Le spectacle était épouvantable et charmant. Gavroche fusillé, taquinait la fusillade. Il avait l'air de s'amuser beaucoup. C'était le moineau becquetant les chasseurs. Il répondait à chaque décharge par un couplet. On le visait sans cesse, on le manquait toujours. Les gardes nationaux et les soldats riaient en l'ajustant. Il se couchait, puis se redressait, s'effaçait dans un coin de porte, puis bondis-

sait, disparaissait, reparaisait, se sauvait, revenait, ripostait à la mitraille par des pieds de nez, et cependant pillait les cartouches, vidait les gibernes et remplissait son panier. Les insurgés, haletants d'anxiété, le suivaient des yeux. La barricade tremblait ; lui, il chantait. Ce n'était pas un enfant, ce n'était pas un homme ; c'était un étrange gamin fée. On eût dit le nain invulnérable de la mêlée. Les balles couraient après lui, il était plus leste qu'elles. Il jouait on ne sait quel effrayant jeu de cache-cache avec la mort ; chaque fois que la face camarde du spectre s'approchait, le gamin lui donnait une pichenette.

Une balle pourtant, mieux ajustée ou plus traître que les autres, finit par atteindre l'enfant feu follet. On vit Gavroche chanceler, puis il s'affaissa. Toute la barricade poussa un cri ; mais il y avait de l'Antée dans ce pygmée ; pour le gamin toucher le pavé, c'est comme pour le géant toucher la terre ; Gavroche n'était tombé que pour se redresser ; il resta assis sur son séant, un long filet de sang rayait son visage, il éleva ses deux bras en l'air, regarda du côté d'où était venu le coup, et se mit à chanter :

*Je suis tombé par terre,
C'est la faute à Voltaire,
Le nez dans le ruisseau,
C'est la faute à...*

Il n'acheva point. Une seconde balle du même tireur l'arrêta court. Cette fois il s'abattit la face contre le pavé, et ne remua plus. Cette petite grande âme venait de s'envoler.

Victor Hugo

Le jeune d'Artagnan, qui se rend à Paris auprès de M. de Tréville, n'apprécie guère qu'on se moque de son cheval.

« Eh ! Monsieur, s'écria-t-il, monsieur, qui vous cachez derrière ce volet ! oui, vous, dites-moi donc un peu de quoi vous riez, et nous rirons ensemble. »

Le gentilhomme ramena lentement les yeux de la monture au cavalier, comme s'il lui eût fallu un certain temps pour comprendre que c'était à lui que s'adressaient de si étranges reproches ; puis, lorsqu'il ne put plus conserver aucun doute, ses sourcils se froncèrent légèrement, et après une assez longue pause, avec un accent d'ironie et d'insolence impossible à décrire, il répondit à d'Artagnan :

« Je ne vous parle pas, monsieur.

— Mais je vous parle, moi ! » s'écria le jeune homme exaspéré de ce mélange d'insolence et de bonnes manières, de convenances et de dédains.

L'inconnu le regarda encore un instant avec son léger sourire, et, se retirant de la fenêtre, sortit lentement de l'hôtellerie pour venir à deux pas de d'Artagnan se planter en face du cheval. Sa contenance tranquille et sa physionomie railleuse avaient redoublé l'hilarité de ceux avec lesquels il causait et qui, eux, étaient restés à la fenêtre.

D'Artagnan, le voyant arriver, tira son épée d'un pied hors du fourreau.

« Ce cheval est décidément ou plutôt a été dans sa jeunesse bouton d'or, reprit l'inconnu continuant les investigations commencées et s'adressant à ses auditeurs de la fenêtre, sans paraître aucunement remarquer l'exaspération de d'Artagnan, qui cependant se redressait entre lui et eux. C'est une couleur fort

connue en botanique, mais jusqu'à présent fort rare chez les chevaux.

— Tel rit du cheval qui n'oserait pas rire du maître ! s'écria l'émule de Tréville, furieux.

— Je ne ris pas souvent, monsieur, reprit l'inconnu, ainsi que vous pouvez le voir vous-même à l'air de mon visage ; mais je tiens cependant à conserver le privilège de rire quand il me plaît.

— Et moi, s'écria d'Artagnan, je ne veux pas qu'on rie quand il me déplaît !

— En vérité, Monsieur ? Continua l'inconnu plus calme que jamais, eh bien ! c'est parfaitement juste. Et, tournant sur ses talons, il s'apprêta à rentrer dans l'hôtellerie par la grande porte, sous laquelle d'Artagnan en arrivant avait remarqué un cheval tout sellé.

Mais d'Artagnan n'était pas de caractère à lâcher ainsi un homme qui avait eu l'insolence de se moquer de lui. Il tira son épée entièrement du fourreau et se mit à sa poursuite en criant :

« Tournez, tournez donc, monsieur le railleur, que je ne vous frappe point par-derrière.

— Me frapper, moi ! dit l'autre en pivotant sur ses talons et en regardant le jeune homme avec autant d'étonnement que de mépris. Allons, allons donc, mon cher, vous êtes fou ! »

Puis, à demi-voix, et comme s'il se fût parlé à lui-même :

« C'est fâcheux, continua-t-il, quelle travail pour Sa Majesté, qui cherche des braves de tous côtés pour recruter ses mousquetaires ! »

Alexandre Dumas

J'ACCUSE

Voici la conclusion de la lettre ouverte qu'Émile Zola adressa au Président de la République, pour défendre l'innocence du capitaine Dreyfus, accusé injustement de trahison.

Mais cette lettre est longue, monsieur le Président, et il est temps de conclure.

J'accuse le général Mercier de s'être rendu complice, tout au moins par faiblesse d'esprit, d'une des plus grandes iniquités du siècle.

J'accuse le général Billot d'avoir eu entre les mains les preuves certaines de l'innocence de Dreyfus et de les avoir étouffées, de s'être rendu coupable de ce crime de lèse-humanité et de lèse-justice, dans un but politique et pour sauver l'état-major compromis.

J'accuse le général de Boisdeffre et le général Gonse de s'être rendus complices du même crime, l'un sans doute par passion clérical, l'autre peut-être par cet esprit de corps qui fait des bureaux de la guerre l'arche sainte, inattaquable.

J'accuse le général de Pellieux et le commandant Ravary d'avoir fait une enquête scélérate, j'entends par là une enquête de la plus monstrueuse partialité, dont nous avons, dans le rapport du second, un impérissable monument de naïve audace.

J'accuse les trois experts en écritures, les sieurs Belhomme, Varinard et Couard, d'avoir fait des rapports mensongers et frauduleux, à moins qu'un examen médical ne les déclare atteints d'une maladie de la vue et du jugement.

J'accuse les bureaux de la guerre d'avoir mené dans la presse, particulièrement dans

L'Éclair et dans L'Écho de Paris, une campagne abominable, pour égarer l'opinion et couvrir leur faute.

J'accuse enfin le premier conseil de guerre d'avoir violé le droit, en condamnant un accusé sur une pièce restée secrète, et j'accuse le second conseil de guerre d'avoir couvert cette illégalité, par ordre, en commettant à son tour le crime juridique d'acquitter sciemment un coupable.

En portant ces accusations, je n'ignore pas que je me mets sous le coup des articles 30 et 31 de la loi sur la presse du 29 juillet 1881, qui punit les délits de diffamation. Et c'est volontairement que je m'expose.

Quant aux gens que j'accuse, je ne les connais pas, je ne les ai jamais vus, je n'ai contre eux ni rancune ni haine. Ils ne sont pour moi que des entités, des esprits de malveillance sociale. Et l'acte que j'accomplis ici n'est qu'un moyen révolutionnaire pour hâter l'explosion de la vérité et de la justice.

Je n'ai qu'une passion, celle de la lumière, au nom de l'humanité qui a tant souffert et qui a droit au bonheur. Ma protestation enflammée n'est que le cri de mon âme. Qu'on ose donc me traduire en cour d'assises et que l'enquête ait lieu au grand jour ! J'attends.

Veillez agréer, monsieur le Président, l'assurance de mon profond respect.

Émile Zola, *L'Aurore*, le 13 janvier 1898

Le père Boitelle (Antoine) avait dans tout le pays, la spécialité des besognes malpropres. Toutes les fois qu'on avait à faire nettoyer une fosse, un fumier, un puisard, à curer un égout, un trou de fange quelconque, c'était lui qu'on allait chercher.

Il s'en venait avec ses instruments de vidangeur et ses sabots enduits de crasse, et se mettait à sa besogne en geignant sans cesse sur son métier. Quand on lui demandait alors pourquoi il faisait cet ouvrage répugnant, il répondait avec résignation :

« Pardi, c'est pour mes éfants qu'il faut nourrir. Ça rapporte plus qu'autre chose. »

Il avait, en effet, quatorze enfants. Si on s'informait de ce qu'ils étaient devenus, il disait avec un air d'indifférence :

« N'en reste huit à la maison. Y en a un au service et cinq mariés. »

Quand on voulait savoir s'ils étaient bien mariés, il reprenait avec vivacité :

« Je les ai pas opposés. Je les ai opposés en rien. Ils ont marié comme ils ont voulu. Faut pas opposer les goûts, ça tourne mal. Si je suis ordureux, mé, c'est que mes parents m'ont opposé dans mes goûts. Sans ça, j'aurais devenu un ouvrier comme les autres. »

Voici en quoi ses parents l'avaient contrarié dans ses goûts.

Il était alors soldat, faisant son temps au Havre, pas plus bête qu'un autre, pas plus dégourdi non plus, un peu simple pourtant. Pendant les heures de liberté, son plus grand plaisir était de se promener sur le quai, où sont réunis les marchands d'oiseaux. Tantôt seul, tantôt avec un pays, il s'en allait lente-

ment le long des cages où les perroquets à dos vert et à tête jaune des Amazones, les perroquets à dos gris et à tête rouge du Sénégal, les aras énormes qui ont l'air d'oiseaux cultivés en serre, avec leurs plumes fleuries, leurs panaches et leurs aigrettes, les perruches de toute taille, qui semblent coloriées avec un soin minutieux par un bon Dieu miniaturiste, et les petits, tout petits oisillons sautillants, rouges, jaunes, bleus et bariolés, mêlant leurs cris au bruit du quai, apportent dans le fracas des navires déchargés, des passants et des voitures, une rumeur violente, aiguë, piaillante, assourdissante, de forêt lointaine et surnaturelle.

Boitelle s'arrêtait, les yeux ouverts, la bouche ouverte, riant et ravi, montrant ses dents aux kakatoès prisonniers qui saluaient de leur huppe blanche ou jaune le rouge éclatant de sa culotte et le cuivre de son ceinturon. Quand il rencontrait un oiseau parleur, il lui posait des questions ; et si la bête se trouvait ce jour-là disposée à répondre et dialoguait avec lui, il emportait pour jusqu'au soir de la gaieté et du contentement. À regarder les singes aussi il se faisait des bosses de plaisir, et il n'imaginait point de plus grand luxe pour un homme riche que de posséder ces animaux ainsi qu'on a des chats et des chiens. Ce goût-là, ce goût de l'exotique, il l'avait dans le sang comme on a celui de la chasse, de la médecine ou de la prêtrise. Il ne pouvait s'empêcher, chaque fois que s'ouvraient les portes de la caserne, de s'en revenir au quai comme s'il s'était senti tiré par une envie.

Le narrateur a évoqué, au début du roman, comment, dans son enfance, il vivait le moment de son coucher, à Combray. Un jour d'hiver, alors qu'adulte, il rentre chez lui, à Paris, sa mère, voyant qu'il a froid, lui propose de prendre un peu de thé...

Il y avait déjà bien des années que, de Combray, tout ce qui n'était pas le théâtre et le drame de mon coucher n'existait plus pour moi, quand un jour d'hiver, comme je rentrais à la maison, ma mère, voyant que j'avais froid, me proposa de me faire prendre, contre mon habitude, un peu de thé. Je refusai d'abord et, je ne sais pourquoi, me ravisai. Elle envoya chercher un de ces gâteaux courts et dodus appelés Petites Madeleines qui semblent avoir été moulés dans la valve rainurée d'une coquille de Saint-Jacques. Et bientôt, machinalement, accablé par la morne journée et la perspective d'un triste lendemain, je portai à mes lèvres une cuillerée du thé où j'avais laissé s'amollir un morceau de madeleine. Mais à l'instant même où la gorgée mêlée des miettes du gâteau toucha mon palais, je tressaillis, attentif à ce qui se passait d'extraordinaire en moi. Un plaisir délicieux m'avait envahi, isolé, sans la notion de sa cause. Il m'avait aussitôt rendu les vicissitudes de la vie indifférentes, ses désastres inoffensifs, sa brièveté illusoire, de la même façon qu'opère l'amour, en me remplissant d'une essence précieuse : ou plutôt cette essence n'était pas en moi, elle était moi. J'avais cessé de me sentir médiocre, contingent, mortel. D'où avait pu me venir cette puissante joie ? Je sentais qu'elle était liée au goût du thé et du gâteau, mais qu'elle le dépassait infiniment, ne devait pas être de même nature. D'où venait-elle ? Que signifiait-elle ? Où l'appréhender ? Je bois une seconde gorgée où je ne trouve rien de plus que dans la première, une troisième qui m'apporte un peu moins que la seconde. Il est temps que je m'arrête, la vertu du breuvage semble diminuer. Il est clair que la vérité que je cherche n'est pas en lui, mais en moi. Il l'y a éveillée, mais ne la connaît pas, et ne peut que répéter indéfiniment, avec de moins en moins de force, ce même témoignage que je ne sais pas interpréter et que je veux au moins pouvoir lui redemander et retrouver intact, à ma disposition, tout à l'heure, pour un éclaircissement décisif. Je pose la tasse et me tourne vers mon esprit. C'est à lui de trouver la vérité. Mais comment ? Grave incertitude, toutes les fois que l'esprit se sent dépassé par lui-même ; quand lui, le chercheur, est tout ensemble le pays obscur où il doit chercher et où tout son bagage ne lui sera de rien. Chercher ? Pas seulement : créer. Il est en face de quelque chose qui n'est pas encore et que seul il peut réaliser, puis faire entrer dans sa lumière.

À la recherche du temps perdu, « Du côté de chez Swann »

Table des matières

Langues Anciennes – L'Antiquité

Poésie

L'Iliade, Homère.....	3
L'Odyssée – le Cheval de Troie, Homère.....	4
Dédale & Icare, Ovide.....	5
Didon amoureuse, Virgile.....	6
Tout est vanité, la Bible.....	7
Cantique des cantiques, la Bible.....	8

Prose

Le chant du cygne, Platon.....	10
La parabole des talents, Matthieu.....	11
<i>Quo usque tandem...</i> Cicéron.....	12
La reddition de Vercingétorix, César.....	13
Création du monde et de l'homme, La Bible.....	14
La tour de Babel, la Bible.....	15

Jeune Français – Le Moyen Âge et la Renaissance

La mort d'Olivier, Chanson de Roland.....	17
La mort d'Iseut, Thomas.....	18
Trois gouttes de sang dans la neige, Chrétien de Troyes.....	19
Les Bacons d'Ysengrin, Roman de Renart.....	20
La pêche aux anguilles, Roman de Renart.....	21
La ballade des pendus, Villon.....	22
Mignonnerie... Ronsard.....	23
Heureux qui, comme Ulysse... du Bellay.....	24

Français Classique – le XVIIe & le XVIIIe siècle

Poésie

Tirade de Don Diègue, Corneille.....	26
À moi, comte, deux mots... Corneille.....	27
Le cauchemar d'Oreste, Racine.....	28
La cigale & la fourmi, La Fontaine.....	29
Le corbeau & le renard, La Fontaine.....	30
Le loup & l'agneau, La Fontaine.....	31
Le chêne & le roseau, La Fontaine.....	32
Le lièvre & la tortue, La Fontaine.....	33

Prose

Martine invective Sganarelle, Molière.....	35
La médecine d'une méthode toute nouvelle, Molière.....	36
Une fourberie de Scapin, Molière.....	37
Le monologue d'Harpagon, Molière.....	38
Faire de la prose sans le savoir, Molière.....	39
Le petit chaperon rouge, Perrault.....	40
Histoire d'Ali Baba & de quarante voleurs, Galland.....	41
De la tolérance universelle, Voltaire.....	42

Français Moderne – depuis 1789

Poésie

La Marseillaise, Rouget de Lisle.....	44
Waterloo ! Morne plaine !... Hugo.....	45
Demain, dès l'aube... Hugo.....	46
Après la bataille, Hugo.....	47
L'albatros, Baudelaire.....	48
L'invitation au voyage, Baudelaire.....	49
Chanson d'automne, Verlaine.....	50
Après trois ans, Verlaine.....	51
Le dormeur du val, Rimbaud.....	52
Le bateau ivre, Rimbaud.....	53
Le pont Mirabeau, Apollinaire.....	54

Prose

Déclaration des droits de l'homme et du citoyen.....	56
Passage de l'enfant à l'homme, Chateaubriand.....	57
La résurrection de Chabert, Balzac.....	58
Portrait de Quasimodo, Hugo.....	59
La charrette du père Fauchelevent, Hugo.....	60
Cosette dans la forêt, Hugo.....	61
Gavroche sur la barricade, Hugo.....	62
D'Artagnan montre son caractère, Dumas.....	63
J'accuse, Zola.....	64
Boitelle, Maupassant.....	65
La madeleine, Proust.....	66

« Recueil des textes classiques pour le collège »

De l'Antiquité jusqu'à l'aube du XX^e siècle, les grands textes qui ont façonné la culture française, les textes indispensables qu'il faut impérativement connaître avant de passer le brevet des collèges. Leur étude constitue l'un des fondements d'un enseignement méthodique du français : orthographe, grammaire, vocabulaire, conjugaison, récitation, lecture et composition française.

Les textes sont en effet choisis à la fois pour leur importance culturelle et pour la qualité de la langue que les collégiens pourront y travailler.

Le français, afin d'en mieux dévoiler le fonctionnement, est présenté ici à travers son histoire, du latin au français moderne en passant par l'ancien français :

- Les textes antiques sont traduits en moyen français, en français classique ou en français moderne.
- Les textes médiévaux sont en ancien français ou ont été traduits, au XIX^e siècle ou au XXI^e siècle.
- L'orthographe originale de nombreux textes a été conservée.

« Chrestomathie » : du grec *χρηστός* – utile et *μαθεῖν* – apprendre.